

Berthe Gavalda
Lamartine
et Mistral



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang
<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Berthe Gavalda

Lamartine et Mistral

Etude critique

Collection
des Amis de la Langue d'Oc
1970

AVANT-PROPOS

L'année 1969 célébrait le centenaire de la mort de Lamartine. La Société "Les Amis de la Langue d'Oc" voulut contribuer à sa manière à ces manifestations. Cela peut étonner les gens qui, étrangers à nos pays et à leur littérature, ne voient a priori aucun lien concevable entre le poète français et les "patois" méridionaux. Mais pour nous tous, qui connaissons notre histoire et nos écrivains, le nom de Lamartine est d'abord associé à celui de Frédéric Mistral. C'est qu'en effet, dix ans avant sa mort, le vieux barde romantique présenta au public le jeune auteur de Mirèio dans le quarantième entretien de son Cours familial de littérature. Aussi le président des "Amis", notre cher Ivan Gausson, me demanda-t-il de voir "si l'on pouvait tirer quelque chose" de cet épisode. Lecture faite, j'apportai une réponse très affirmative; et c'est ainsi que je fis la conférence d'hommage à Lamartine en Mai 1969. Que l'on ne s'étonne pas de la question du président ni de ma lecture préliminaire: un peu mieux renseignés que la plupart de nos compatriotes "franchimands", nous connaissons l'existence du 40e Entretien; mais quant à l'avoir vraiment lu!... Nous savons par tradition les éloges du début et de la fin de l'article, avec leurs extraordinaires formules frappantes, et c'est tout. Mais l'intérêt à la fois attendri et amusé que je pris à la lecture de ses pages centrales me conduisit à penser qu'il y avait bien des raisons de communiquer cette connaissance; et les réactions de l'auditoire prouvèrent que notre président avait vu juste.

L'étude qui suit est la reproduction de cette causerie; je n'ai fait qu'opérer quelques retouches de forme et qu'ajouter des citations ainsi que les énumérations chronologiques qui, prenant trop de temps, auraient limité la séance de discussion qui est traditionnelle aux "Amis".

I

LA PRÉSENTATION PAR LAMARTINE

1 - Les éloges...

Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil!

Voilà l'ouverture du quarantième entretien, et je me demande si tout bon Provençal ne la sait pas par cœur. Une tirade suit, qui remplit à elle seule tout une page, qui est d'un mouvement assez entraînant, et qui n'hésite pas à se terminer sur l'attestation d'un miracle: Eh bien! ce miracle est dans ma main... j'ai reçu le volume il y a deux jours... De même la péroraison, beaucoup plus longue, parfois un peu moralisante et sermonneuse, mais débordante d'un lyrisme assez exalté: Oui, ton poème épique est un chef- d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que pendant la nuit une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: Tu Marcellus eris!. Ce dernier morceau est également très connu parmi nous, et bien des nôtres, les yeux humides tout en le récitant, voient, s'approchant de nos rives, la flottante Délos..

Mais c'est tout au long de l'Entretien que nous avons de ces explosions, moins connues mais tout aussi énergiques: Mistral n'embouche pas moins le clairon que la flûte, sa poésie est neuve et pathétique en même temps; et ceci, qui est une évocation très belle, profondément juste dans l'union intime qui y est affirmée entre la terre, l'homme, et

l'œuvre: Son poème, c'est lui, c'est son pays... C'est ce pays qui a fait le poème... La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète... Un pays est devenu, un livre. Mon Dieu! comme cela est vrai; et que Mistral a dû être ému en se voyant si bien, si vraiment compris! Même son portrait physique le beau et modeste jeune homme... à la physionomie simple, modeste et douce, qui avait la bienséance de la vérité, quel mistralien, quel Provençal, peut le lire sans un sourire de gratitude, comme un témoignage de ce que fut vraiment notre poète, de ce qu'est notre caractère propre, à côté de tant de caricatures méprisantes et exagérées?

Enfin, pour borner là les citations, quelle justesse d'appréciation dans ces remarques sur la mort de Mireille: Ces poètes du soleil ne pleurent même pas comme nous; leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion Un peu, plus haut, il remarquait ceci, qui est vrai et définitif:...c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre. Que dire des comparaisons avec les grands poètes, universellement reconnus! Homère, bien sûr, et en tête de liste: Un vrai poète homérique en ces temps-ci, l'Homère de Provence, un Homère champêtre; Ithaque au mas des Micocoules; et la coupe d'Alari comparée au bouclier d'Achille, et Mireille qui lave à la fontaine comme Nausicaa, et Ambroise noble comme Irus; la mère de Mistral elle-même, semblable à une reine de la Bible ou de l'Odyssée; il est vrai que ce dernier propos est censé sortir de la bouche d'Adolphe Dumas, mais il est hautement probable que les paroles de ce dernier n'ont pas été strictement sténographiées et que Lamartine y a mis beaucoup du sien! Et il ne faut pas oublier ce témoignage exprès et quelque peu solennel:...nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère nous n'en avons lu aucun (des grands esprits morts ou vivants) qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane. Bien entendu la Bible elle aussi est mise à contribution, comme déjà dans l'allusion ci-dessus: Job, la Sulamite, le Cantique des Cantiques, les tentes de Jacob servent successivement à rehausser la gloire de Mistral. Et Virgile, comme de juste: églogue de Provence et non de Mantoue, Géorgiques passionnées...

Nous avons même l'union ultra laudative des trois parangons: Le troisième chant s'ouvre par une description à la fois biblique, homérique et virgilienne d'une assemblée.... Longus est évoqué, comme il fallait s'y attendre, mais avec cette précision qu'il est ici, amélioré par le christianisme. Et Pétrarque, et Burns, et Dante, et l'Arioste, et le Tasse, et Byron, et Klopstock, et Schiller, et Gœthe; et Molière aussi, un peu inattendu à propos de cette épopée lyrique et rurale, peut-être, mais certes pas injustifié. Peintres et musiciens sont également appelés à la rescousse: Mozart et Beethoven, Salvator Rosa. Grâce à Mistral, Lamartine peut écraser les mauvais poètes français: O Delille, ô Saint-Lambert, ô Roucher! qu'êtes-vous devant les stances de ce septième chant de *Mireille* ?. Enfin ceci, qui constitue sans doute un éloge suprême dans la bouche de l'auteur du *Cours familier de Littérature*:: Les ballades allemandes n'ont rien de plus fantastique et de plus lugubre que ce passage du Rhône pendant une nuit d'orage. Ce sont des stances de *Lenora*. Ce poète du Midi a, quand il veut, les cordes

suraturelles et frissonnantes du Nord.

Ouf! La coupe est pleine! Nous sommes heureux, certes, un peu gênés aussi, n'est-ce pas? de cette avalanche hétéroclite de compliments plus ou moins adéquats. D'autant plus que le terroir y participe, de manière également incohérente: que viennent faire la Sabine et les Abruzzes dans la vallée de Maillane, d'aspect grec et romain ? et pourquoi un écho de musette, et, de plus, prolongé à travers les myrtes de la Calabre, à propos de la chanson de Magali?. Il est à craindre que, pour les œuvres comme pour les pays, Lamartine ne soit plus empressé de mettre en avant ce qu'il connaît ou ce qui lui plaît que d'étudier ce qui se rapporte vraiment à son auteur. Oui, quelle que soit la légitime satisfaction des gens d'Oc heureux de voir rendre justice au génie méconnu de leurs pays, incarné dans Mistral, après tant d'autres, ils ne peuvent s'empêcher pourtant d'éprouver certains étonnements, voire certains agacements. Par-ci par là une expression échappée à la plume lamartinienne irrite notre sensibilité toujours en alerte et nous fait penser au sens freudien du mot lapsus une parole qui trahit la pensée intime malgré les phrases voulues et apprêtées pour la galerie.

2 - ...non sans quelques malentendus

Et d'abord comment Lamartine considère-t-il la langue de Mistral, notre antique langue d'Oc, ici dans sa variété provençale? Peut-être ne s'agit-il de sa part que d'un flottement de vocabulaire, mais c'est un flottement vraiment fâcheux. Nous pouvons accepter l'affirmation: un poète qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'Italien car le mot idiome est parfaitement correct dans son acception étymologique; mais dans l'usage courant n'est-il pas devenu péjoratif ?. Bien entendu nous laissons à nos amis Italiens régler la question de savoir si c'est Pétrarque ou si c'est Dante qui a fixé leur langue; et nous avons de quoi nous méfier en ce qui nous touche car la phrase suivante enchaîne ainsi:...un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique..., et là nulle excuse n'est plus possible: Lamartine a basculé vers le sens qui trahit, comme chez l'immense majorité de ses compatriotes, l'ignorance et le mépris envers la Langue qui fit l'éducation poétique de l'Europe et dont les titres de noblesse remontent au, moins au XI^e siècle avec la *Cantilène de Sainte Foy d'Agen*; certes le poète à la renommée bien établie fait cela afin de mieux exalter le génie créateur du débutant qu'il est en train de lancer; mais c'est témoigner contre soi-même que l'on n'a pas compris grand' chose à notre fondateur du Félibrige que de rabaisser ainsi sa langue; Mistral n'a pas dit encore qu'elle est à la patrie et la liberté, comme il le fera dans sa deuxième œuvre, *Calendau*, mais on aurait pu penser que l'Homère de Provence n'avait pas pas agi à l'étourdie en choisissant d'écrire d'ans la langue des Troubadours, ces troubadours dont les Romantiques ont tant parlé sans les comprendre, sans les connaître, sans même jamais les avoir lus!..., Et quand, dans la troisième phrase de cette suite, Lamartine évoque une guimbarde de village, alors nous haussons les épaules, et, par un juste retour des choses,

c'est nous qui commençons à nous méfier, voire à mépriser! les rattrapages qui se veulent flatteurs risquent de nous laisser désormais insensibles, et le critique improvisé peut parler ensuite du doux et nerveux idiome provençal qui rappellerait à lui seul Athènes, Rome et Florence, nous dépistons tout de suite que, neuf lignes plus bas, il parle de Jasmin, cet autre chanteur sans langue...; sans langue! vraiment? mais de qui ou de quoi Lamartine se moque-t-il donc? et quel est ce double jeu? Tout semble se passer en cherchant l'explication la moins injurieuse pour son intelligence comme s'il avait ses raisons de louer Mistral, peut-être par sincère admiration poétique, mais honte de le faire devant son public... De même quand il parle de catéchisme des chaumières et, encore plus ouvertement, quand il intitule son entretien: Littérature villageoise, et ce à une époque où la province était tellement décriée! De même la phrase de la fin, celle qui est restée sur le cœur de Marius André: J'espère que mes lecteurs me pardonneront cette digression. Nous allons revenir à l'Allemagne; nous croyons en effet communément que la phrase fameuse: le parfum de ton livre ne s'évaporerait pas en mille ans clôture magnifiquement l'étude critique lamartinienne; mais non, détrompons-nous: il faut une phrase d'excuse auprès des lecteurs; on va tout de suite retourner aux choses sérieuses, de la vraie langue et de la vraie littérature, c'est-à-dire la poésie allemande. Et l'Homère de Provence, le Virgile moderne, le Longus chrétien, la Bible incarnée, le Pétrarque d'Oc, le Burns de la Méditerranée, la trinité Dante-Arioste-Tasse en une seule personne, le Byron du soleil, le Molière du Midi..., etc..., j'en passe, tout cela n'est plus qu'une digression qu'il faut se faire pardonner! Boufre! (comme les gens du Nord disent que nous disons), et l'on comprend assez bien l'écœurement de Marius André. Rendus plus alertes par cette douche écossaise nous relisons d'un œil nouveau les conseils de la fin que le Grand Aîné parisien et international prodigue sans mesure au jeune Homère de village: rentrer chez lui, retourner à ses labours (sic), au toilettage de ses moutons (resic), rentrer humble et oublié: : mais alors, grands dieux, pourquoi donc avoir fait tout ce bruit ? Cette fois-ci il nous est très difficile de résister au fou-rire devant des sermons aussi magnifiquement pontifiants donnés si mal à propos; d'autant plus que des détails inouïs s'y superposent, sans doute pour les agrémenter poétiquement: Attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier:: c'est positivement incroyable, et je comprends ceux des auditeurs de ma causerie de mai 1969 qui me demandèrent en riant si je n'avais pas rajouté ou surchargé certains traits.

Or ces exhortations ridicules nous ouvrent les yeux sur d'autres causes d'irritation: le résumé que Lamartine fait de Mireille est plutôt subjectif; cela n'est pas sans charme, certes, et ce qui traînait encore de sensibilité romantique parmi les lecteurs de 1859 a dû goûter l'abondance des détails et la longueur des extraits qui sont donnés sur l'idylle en son début; nous ne chicanerons pas là-dessus, bien convaincus non seulement que des scènes comme la soirée au mas des Micocoules, la cueillette des feuilles de mûrier, l'assemblée et les discours du chant III, sont d'une beauté parfaite, mais encore qu'elles ont peu d'équivalents dans la littérature universelle. Cependant toutes les allusions à l'histoire de la Provence sont passées sous silence; les Saintes (les Saintes Maries de la Mer) ne sont point mentionnées non plus; et pour la bienfaitante sorcière Taven, véritable prophétesse dont Mistral a modelé le portrait avec une telle amitié, ainsi que

pour nos vieilles légendes, assemblées ici avec amour, pour toutes ces évocations qui forment la plus grande partie du chant VI à la joie des lecteurs intelligents, Lamartine est catégorique: Quant à nous, nous déchirerions ce chant tout entier sans rien regretter dans le poème.

Cela est d'autant plus surprenant et ridicule que, deux pages plus haut seulement, la noyade d'Ourrias à Trinquetaille, qui est de la même veine légendaire (en plus sinistre) a servi de prétexte à des éloges dithyrambiques. On se demande si Lamartine se rappelle bien ce qu'il vient de lire, et s'il se rend compte, d'un moment à l'autre, de ce qu'il dit; et quand on pense que c'est cela même cette inconscience qu'il croit, qu'il veut, déceler chez Mistral, homérique et virgilien sans le savoir!... Nous aurons à revenir sur cette innocence mistralienne; mais relevons dès maintenant combien cela est faux, appliqué à cet homme qui conçut très tôt un dessein lucide de son travail et de son œuvre, et qui le mena avec ténacité tout au long de sa vie cet homme qui, dans le quatrième vers de *Mirèio*, se proclame clairement humble écolier du grand Homère. Toutefois ce qui gêne les thèses de Lamartine, Lamartine superbement l'ignore, et il saute à pieds joints par-dessus cette évocation du vieil aède quand il recopie longuement les stances de l'introduction... Même désinvolture à propos des citations. Il est tout à fait normal de ne fournir que des traductions à l'usage de ceux qui sont étrangers à la langue originale de l'œuvre étudiée; or il se trouve, pour le plus grand avantage de son critique improvisé, que Mistral a pris soin de faire une traduction française littérale de son premier poème, usage qu'il continuera fidèlement par la suite ; tout homme de bon sens et de bonne foi puiserait là; mais Lamartine, qui prétend comprendre le Provençal, va s'aider de cette traduction qu'il qualifie de naïve, non sans la corriger cependant, et tout en protestant que seul Mistral sait bien ce qu'il a voulu dire; comprenez qui pourra toutes ces contradictions! A nous deux nous répondrons mieux aux nécessités des deux langues, affirme-t-il avec une fausse modestie sans égale.

Or cette collaboration unilatérale donne parfois de curieux résultats; ils laissent les étrangers probablement insensibles sur le moment; mais pour nous ils constituent trop souvent des redoublements de malentendus... Pourquoi parler d'olivier, par exemple, à propos de la branche des oiseaux, alors que le texte et la traduction disent bien, respectivement, figo et figue? peut-être parce que l'olivier est international et noble, et le figuier humble et villageois? Ou bien, pourquoi les filles des Baux (c'est la traduction, et le texte dit bien li Baussenco) deviennent-elles les filles des beaux villages de Provence? pourquoi remplissent-elles leurs sacs jusqu'à la gorge, métaphore incohérente que l'on ne trouve ni dans le texte (clafi) ni dans la traduction (comblar)? et pourquoi Lamartine emploie-t-il le mot linceux, qui fait peut-être très patois d'Oïl, qui évoque les romans berrichons de George Sand, mais qui n'a rien à voir avec les bourrenco et les draps, termes choisis par Mistral?. Pourquoi les magnanarelles deviennent-elles les filles qui cueillent les olives alors que tout dans le chant, et à plusieurs reprises, (et, sans aller plus loin, seulement trois vers plus bas) nous apprend qu'il s'agit de cueillir les feuilles de mûrier qui servent de nourriture aux vers à soie?. Pourquoi les jeunes amies de Mireille forment-elles une assemblée de matrones, les deux seules

femmes âgées du groupe étant Taven la sorcière, à qui ce mot ne convient guère, et la mère de Mireille, à qui seule il convient, plus ou moins parfaitement d'ailleurs, Mistral, il faut le remarquer, ne l'employant jamais; et pourquoi sérénade pour la chanson de Magali, alors que Mistral précise bien aubade, en français comme en provençal? est-ce que la sérénade serait considérée comme plus poétique, plus romantique? est-ce que Lamartine ignore les Aubes de nos troubadours?; et pourquoi Ravan pour le pauvre Tavan? ce n'est pourtant pas difficile de copier un nom propre quand il a une graphie aussi peu compliquée!... Et si encore toutes ces; inexactitudes avaient un sens! si elles amélioreraient vraiment la traduction mistralienne! mais elles ne paraissent que prétentieuses, quand elles ne constituent pas autant de petits manquements à la probité intellectuelle. Et quand elles ont un sens visible (ou, en tout cas, supposable) elles ne valent guère mieux; en effet Lamartine ajoute à la sobre traduction française de Mistral des rallonges de déterminatifs et d'adjectifs qui se veulent sans doute poétiques mais qui ne sont que vulgaires et alourdissantes. Partons du début et mettons face à face, dans la colonne de gauche les expressions de Mistral, dans la colonne de droite les corrections lamartiniennes; voilà ce que cela donne:

manteau de Damas

mantelet de soie tissé à Damas

notre langue méprisée

notre pauvre langue dédaignée

pâtres et habitants des mas
nos mas

pâtres des collines de Provence et habitants rustiques de

M - entre les peupliers et les saulaies de la rive

L - entre les grands peupliers et les saules touffus de la rive

M - parmi eux quelques rubans de vigne et d'amandiers

L - entre lesquels serpentent des rubans de vignes traînantes et de pâles amandiers.

J'arrête ici l'énumération, car cet échantillonnage suffit: sous prétexte d'explication et d'enjolivure le commentateur affaiblit et affadit le double texte mistralien; et si ce n'était que cela! mais les termes rajoutés sont souvent faux, sinon grotesques: vous en avez souvent vu, des vignes qui traînent et qui serpentent? alors que, précisément, leurs rangées tirées au cordeau forment de si parfaites lignes droites! Et qui songerait à noter la pâleur des amandiers alors qu'ils se trouvent enserrés dans des vergers d'oliviers gris, dont l'argent, de surcroît, est comme déteint sous la morsure du soleil?... C'est vraiment trop souvent que Lamartine fausse ou rabaisse ainsi la réalité: la langue dédaignée, ce n'est pas du tout la même chose (et surtout quand elle est qualifiée de pauvre) que l'énergique et presque agressif notre langue méprisée de Mistral, traduction rigoureuse du texte: nostro lengo mespresado. De semblable manière la maison de Maître Ambroise (oustaloun et maisonnette pour l'auteur) devient une cabane, pourquoi cabane? parce

que c'est plus pauvre, jusqu'à l'indigence, jusqu'au mélodrame? ou plus pittoresque et couleur locale, au gré d'une imagination romanesque? en tout cas la sobre et exacte description originelle est entraînée par là du côté de la mièvrerie et de la sensiblerie! Un peu plus loin, toujours dans la conversation de Vincent avec son père, le soleil, d'après Mistral, disparaissait (trecolavo) au delà des collines; pour Lamartine cela est tout à fait insuffisant: son soleil à lui semblait : nul doute que ce soit à la fois plus sinistre et plus distingué.

Dans tout ce ramassis de corrections qui n'en sont pas, bien au contraire, une seule tentative intéressante, qui aurait dû (au moins me semble-t-il) être plus heureuse dans son destin: La nuit commençait à brunir dans les lointains marécages, dit la traduction mistralienne; les deux verbes servent à traduire l'unique *sombrejavo* du Provençal, qui se rattache à une formation fréquente dans cette langue (pouneja, bluieja, rousigneja, vimeja, blanqueja...); et Lamartine, désireux de rendre la force active et concentrée de ce verbe, ose une francisation: La nuit *sombrissait* là-bas sur les marécages; l'idée est excellente (et, soit dit en passant, voilà ce qui pourrait infuser un vrai renouveau à la langue française, qui se détériore et se perd dans le franglais, cette revitalisation de ses racines par les emprunts aux dialectes d'Oc, restés mieux qu'elle-même proches de ses propres sources, de ses structures premières et de son esprit!); l'idée, donc, est excellente, mais ce doit faire partie du destin de l'auteur de *La Chute d'un Ange* que chaque fois qu'il voulait être précis il passe toujours peu ou prou à côté, malgré son désir et son effort: en effet la terminaison *-javo* correspond en français non pas à *-ir* mais à *-oyer* (poudroyer, verdoyer...) et la langue de Lamartine n'a pas gardé souvenance de cette hardiesse mal venue.

En définitive, il est bien vrai que quelque chose s'agite et se dissimule à la fois au fond de la pensée et des sentiments du vieux poète sur son déclin: il chante très fort les louanges de sa découverte mais il chante souvent faux; il déploie à grand fracas des références pédantes et des métaphores tonitruantes, mais cela ne fait avant tout qu'empêcher le modeste jeune homme d'exprimer ouvertement ses idées les plus chères et de défendre sa langue comme il le voudrait, comme c'est son désir essentiel; il découvre un moderne Homère, égal à Virgile, supérieur à Longus, et il le renvoie illico traire les vaches ou peigner les chèvres... C'est pour le moins curieux; et certainement significatif!

Et voici qu'appelées par ces premiers points d'interrogation, d'autres questions se lèvent, plus nombreuses, plus compliquées, plus importantes. Il y a vraiment un désordre et un déséquilibre fonciers dans ce travail de présentation et de critique prétendument laudative; il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini. (Molière, *Bourgeois Gentilhomme*, II/4).

II

LES EMBROUILLAMINIS

1 - Leurs méandres

Laissant désormais de côté les éloges plus ou moins artificiels que Lamartine prodigue à Mistral avec une outrance facile, ainsi que les folies contradictoires sur la langue et la traduction de Mireille, nous pouvons relever aisément trois catégories d'aberrations, confusions, affirmations sans preuve, et pseudo-vérités qui constituent une bonne part de la trame du *Quarantième Entretien*. Certaines sont des erreurs de fait qui peuvent à la rigueur s'expliquer par des lacunes de la documentation, des défaillances de mémoire, ou par les agitations harassantes d'une vie déclinante malheureusement assombrie et harcelée par toutes sortes de difficultés matérielles et morales, mais d'autres sont tout simplement des idées et des théories fausses, prodiguées sans mesure, et qui découlent d'une attitude bien plus intime, constitutive, pourrait-on dire, d'un travers profond de la personnalité. Elles peuvent être groupées principalement sous trois chefs: l'état civil et le statut social de l'Homère de Provence la nature et les sources de son inspiration, la chronologie de la réception du livre et des rencontres avec Mistral.

En septembre 1858, quand Mistral est en train d'achever *Mirèio*, il a vingt-huit ans; et quand paraît le *Quarantième Entretien* il en a presque vingt-neuf. Cependant il faut enregistrer comme un fait curieux la manière dont Lamartine s'obstine à le rajeunir! Un poète de vingt-cinq ans dit-il dès le début et il reprend ce chiffre à la dernière page encore; cet enfant, fait-il dire aussi à Adolphe Dumas. Certes Lamartine a 68-69 ans à ce moment et Dumas, lui, 52-53; mais est-ce vraiment une raison suffisante pour vouloir si fort éloigner de la trentaine dont il est cependant tout proche un homme jeune, un jeune homme, si l'on veut, à la rigueur, qui n'a plus rien d'un adolescent? Il semble que tout se passe comme si, au delà de la supériorité contestable de l'âge (contestable; parce qu'elle risque d'être uniquement quantitative), Lamartine voulait s'assurer vis-à-vis de son inattendu cadet villageois une priorité et une supériorité dans le génie; mieux encore: comme s'il voulait se situer, lui, dans l'ascendance spirituelle de ce nouveau venu dont l'enchantement poétique le saisit, sans doute (il est trop vrai poète pour ne pas sentir cela), mais, en même temps, lui inspire une sorte de regret de sa gloire passée, des

inspirations de sa propre jeunesse; une espèce d'envie et de jalousie, aussi, mais dont les mouvements lui échappent, avec, simultanément, le désir d'incorporer son destin déclinant à cette destinée nouvelle, et, s'incarnant en elle d'une manière ou d'une autre, quelque peu se l'approprier....

Cette attitude est d'autant plus curieuse et intéressante à dépister qu'elle s'accompagne et se renforce d'autres obstinations lamartiniennes non moins étranges: l'insistance à ne parler que de la mère de Mistral, d'une part et corrélativement, la seule fois où il sera question de lui, le dénigrement de son père, d'autre part; on peut même dire: la volonté de le supprimer spirituellement, et de nier, d'effacer, toute influence possible de cet homme sur le génie poétique dont Lamartine voudrait s'établir seul inspirateur. D'autre part nous avons également la volonté persévérante de ramener Mistral, contre toute réalité contraire, à l'état d'innocence et d'inconscience d'un pur produit de la nature, de le réduire à la condition de berger et de laboureur, d'homme de la terre sans nulle éducation livresque ou universitaire: certes ce n'est là qu'une de ces idées ridicules de la bonne tradition des thèses fausses du romantisme, et bien d'autres écrivains qui accueillirent le jeune Provençal dans les salons littéraires du Paris de l'époque rêvaient follement de même, Barbey d'Aurevilly par exemple; mais chez Lamartine cette imagination se présente avec une force singulière, elle s'insère organiquement dans toutes ses autres élaborations psychiques à ce sujet, et elles renforcent mutuellement leur signification.

Consultons le texte: le jeune poète villageois nous est présenté comme le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi; et il s'assoit à la table d'acajou du poète parisien comme ce dernier se serait, paraît-il, assis à la table de noyer de sa mère dans son mas de Maillane et quand il retourne dans son village c'est pour y recueillir auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations; la mère, très bien; les troupeaux, passe encore, quoique beaucoup moins bien; mais le père, mon seigneur père, comme Mistral dira plus tard dans ses *Mémoires et récits* avec un respect non dépourvu de reconnaissance et d'affection, n'est-il donc pour rien ni dans la table de noyer où se nourrit la famille, ni dans le loisir studieux qui a favorisé la genèse et la rédaction du poème? Apparemment pour rien, puisqu'il ne vaut même pas l'honneur d'être nommé. On se sent donc bien libre de renchérir: si le jeune Frédéric aime sa langue c'est qu'elle est d'abord la langue de sa mère, celle où il avait été béni, bercé, aimé, caressé, par cette mère; de même ses amis d'Aix et d'Avignon viennent quelquefois le visiter chez sa mère, pendant la vendange des raisins ou des olives; et quand une grandiloquente péroration somme le jeune homme de quitter Paris c'est afin qu'il rentre humble et oublié dans la maison de (sa) mère, etc..., etc... Une véritable obsession! et un psychanalyste se prenant au sérieux (oui, je sais que c'est un pléonasme) devrait bien se pencher un peu sur ce bizarre complexe d'Œdipe par personne interposée! Peut-être voudra-t-on penser, pour justifier Lamartine, qu'il avait été fort mal renseigné, et se trouvait donc comme contraint de fabuler quelque peu? Mais, tout au contraire, il était muni d'une documentation de première main, fournie par personne d'autre que le fidèle et vigilant Dumas; une documentation accablante pour les

rêveries lamartiniennes: il s'agit, en effet, en particulier, d'une lettre écrite par Frédéric Mistral lui-même à la demande de son interlocuteur parisien car l'auteur du *Quarantième Entretien* désirait recevoir des notes biographiques; ou bien le second a eu cette lettre intégrale dans son dossier de documents, ou bien Dumas lui en a communiqué la substance, mais de toute façon il ne pouvait raisonnablement ignorer ce qui était dit de Maître François Mistral par l'amour, l'admiration et la vénération de ce fils qui parle de la vie humble et stoïque de son père, soulignant que la ferme a été acquise par le labeur de sa main et la sueur de son front, et ajoutant que les deux patriarches de son poème, *Mèste Ramoun*, le père de Mireille, et *Mèste Ambroi*, le père de Vincent, sont des images de ce grand vieillard qui, volontaire de 1793, avait conservé pourtant toutes les idées austères et pieuses du vieux temps. Et le poète continue ainsi: Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux que lui; il n'a jamais permis dans la maison qu'on s'occupât du prochain; il mangeait (et nous mangions tous) avec ses valets de labour, et il faisait asseoir les mendiants à sa table, et il avait pour eux les mêmes égards que pour le reste du monde. Je n'ai jamais connu de travailleur plus intrépide que lui. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt trois ans il allait briser lui-même les mottes de ses champs. Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne. Quand la pluie ne lui permettait pas de sortir, ou les jours de fête, il lisait à haute voix le Nouveau Testament devant la famille et les domestiques, et pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion. Quant à ses bienfaits, le village en masse se pressait à ses funérailles.

Voilà déjà de quoi rendre curieux les silences de Lamartine; mais voici des traits encore plus décisifs: *Je vous parle beaucoup de mon vieux père parce que c'est lui qui m'a rendu poète*. Devant ces mœurs austères, homériques, bibliques, devant ce *saint modèle de poésie vivante*, je ne pouvais devenir autre chose que je ne suis, faire autre chose que je n'ai fait.

Mistral n'oublie point sa mère, mais il en parle d'abord, très normalement, comme de la femme de Maître François: Ma mère, mon excellente mère, qui pleure en entendant lire votre lettre, vous savez comment elle est; par sa *simplicité elle était digne d'être l'épouse de mon père*. Voilà certainement le trait final, qui a dû achever Lamartine, de quelque manière qu'il l'ait connu; il avait vraiment de quoi être jaloux, sur tous les plans!.

Et voici, à côté de la mère, la Nature inspiratrice, la nature spontanée, primitive, irréfléchie, inconsciente, libre et sauvage et sans culture, la nature opposée à la connaissance, à l'éducation, à la ville, à la civilisation (qui, de ce point de vue ne peut être qu'un début organisé de décadence), la Nature invoquée plus ou moins pêle-mêle par Lamartine, et non, bien entendu, sans quelques énormes déraisons. En effet, jugez plutôt: Mistral est un poète primitif dans notre âge de décadence et du premier jet (il laisse couler de sa veine... une épopée agreste; il est à l'aise dans ce que la nature lui a donné et il ne cherche pas à s'élever plus haut que la nature; il déploie la même force qu'un jeune olivier sauvage pour se débarrasser des contraintes extérieures et pour retrouver, avec sa vraie nature, sa liberté; il se sentait poète sans savoir ce que c'est que la poésie il y a de la simplicité antique et presque triviale dans sa flûte villageoise: Tout

est original dans le poème parce que tout est né de la nature dans le poète; comme Homère et Théocrite, il a poussé en plein air, en plein champ ou en pleine mer, comme Vénus aussi, qui était la fille de l'onde, et ce qu'il écrit, comme tous les poètes des veillées de Provence, ce sont des pages incultes). Ainsi que les citations qui précèdent le montrent bien, l'absence de pensée vraie qui permet l'exaltation multiforme de La Nature éclate parfois de manière tout à fait palpable: Lamartine ne réfléchit pas, n'observe pas, ne raisonne pas; il se laisse griser et porter par les mots, l'air, la terre, la mer, Vénus, l'onde..., on se demande pourquoi et comment il peut finir par s'arrêter dans ses énumérations sans lien, car l'arrêt dans la pensée suppose méditation et volonté en même temps, tout le contraire du laisser-aller verbal qui se prétend naturel afin de se justifier. L'amusant est qu'avec les derniers des passages cités nous sommes conduits au cœur du problème, que l'auteur y est arrivé sans l'avoir voulu, porté et poussé par ses enfilades de mots; qu'il s'est peut-être vaguement rendu compte pendant un instant qu'il était en train de se mettre en contradiction avec lui-même, et qu'il a en tout cas passé outre sans même tenter d'élucider la question; ne dit-il pas, en effet, parlant des poètes ouvriers:...nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation?; mais cela ne l'empêche pas de continuer à vouloir, avec une espèce de rage curieuse, et contre toute information reçue par lui, contre le témoignage direct du texte de *Mirèio* et de ses annotations, que Mistral, ne soit génial que dans la mesure où il n'est pas cultivé, lui; et même, et surtout, dans la mesure où il a rejeté la culture classique et juridique dont son père avait voulu l'affubler. C'est pourquoi, au mépris de toute exactitude, il l'imagine à la fois fermier, berger, gardeur de bêtes sauvages, laboureur, jardinier... gouvernant les étables, faisant les huiles, cultivant les champs... passant les longues soirées de l'étable, gardant d'un œil (étrange vigilance!) les taureaux et les chèvres (étrange assemblage) sous l'ombre des maigres buissons de chênes verts (étrange paysage), vêtu de la veste de velours du paysan provençal et de ses guêtres de cuir tanné. L'irréalité du tableau, est parfaite, non dans chaque détail pris isolément, mais dans leur assemblage informe et dans leur référence à la vie que menait effectivement Frédéric Mistral, autant que pour l'attelage de taureaux blancs et de mules luisantes, déjà relevé; en réalité le cadet de la famille Mistral, notre poète, devait laisser à son frère aîné, qui était, d'ailleurs, son demi-frère, l'héritage et la charge du domaine agricole, ayant pour sa part le défraiement de ses libres études, de l'argent, et, dans Maillane, une maison, ce qui faisait de lui le bourgeois de la famille, muni d'une profession libérale s'il le désirait. Adolphe Dumas ne peut avoir rapporté à Lamartine des inexactitudes aussi flagrantes que celles que contient le texte; c'est l'imagination seule du dernier qui a tout déclenche.

Mais quand et comment le déclic a-t-il fonctionné? Quel est le moteur secret de ces outrances, de cette exaltation exclusive de la mère, de cette apologie aberrante des seuls dons de la pure nature? Car enfin il n'y a pas de hasards dans les enchaînements de la vie psychologique; et la fameuse sensibilité romantique ne peut pas fournir une clef suffisante, étant elle-même une disposition qui doit être expliquée, avec des racines propres à trouver suivant les diverses personnalités. On a souvent dit, d'une manière ou d'une autre, que le seul lien commun à la variété inépuisable des types de romantiques, c'était l'égoïsme, un égoïsme qui peut revêtir et même assumer les formes les

plus hautes de la générosité, mais qui n'en revient pas moins toujours à se placer au centre de tout; et il semble bien que ce soit cela, en définitive, qui ressorte clairement des premières analyses de cette étude: ne pouvant se substituer à Mistral lui-même dans sa gloire naissante, Lamartine essaye au moins de se substituer à toutes les influences, à tous les guides, à tous les pères, qui peuvent avoir quelque droit à réclamer une place dans les origines et la genèse du génie mistralien. La chronologie des événements peut presque toujours aider à les comprendre; et plus ces événements sont imprégnés d'idées, ou de passions humaines, et plus cette relation est aisée à vérifier. Comment se présentent donc les chronologies de la rencontre Lamartine-Mistral? car il y en a plusieurs, sinon dans leur matérialité, qui demeure, heureusement la constante imprescriptible en ces sortes d'affaires, mais dans leurs interprétations; ou, plus simplement, car il s'agit bien souvent ici de déformations inconscientes à celui-là même qui les opère, dans leurs présentations. Or quiconque lit pour la première fois, et sans autre indication préalable, l'exposé du *Quarantième Entretien*, forme très légitimement l'opinion que Lamartine a découvert Mistral d'une manière unique et absolue, et l'a présenté en priorité à la France d'Oïl, et, de là, au monde entier; certes il mentionne Adolphe Dumas, de qui il fait un portrait tellement pittoresque qu'il paraît être à lui-même sa propre caricature, mais comment pourrait-il ne pas le nommer? Seulement, il le réduit à ses justes proportions: ce Provençal de Paris n'est très évidemment aux yeux du vieux poète, accablé et un peu amer et à l'amour-propre exacerbé, qu'une espèce nouvelle de trait d'union. Relisez l'annonce (j'allais écrire l'annonciation): Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. Certes cela ne s'adressait qu'aux abonnés du Cours familial de Littérature, mais, dans l'Absolu où planent souvent les Romantiques, ce détail n'est qu'une vulgaire contingence, l'Annonce est faite, une annonce en soi, si je puis me permettre ici ce jargon qui me fait toujours un peu horreur; et d'ailleurs, quelle que soit l'attention, la ferveur peut-être, avec laquelle les abonnés recueillent les enseignements du Maître, elle ne doit pas être exclusive, cependant, d'autres sources d'information; principalement en ce qui concerne l'actualité: ils doivent lire des journaux, des revues, s'y intéresser, ces hommes dont la fonction sociale et la signification humaine ne doivent nullement se réduire au rôle d'abonnés lamartiniens... Et alors, au cas où Mistral aurait déjà été présenté à un public assez vaste, spécialement au public parisien, par des journaux de la capitale, à grand rayonnement, alors, dans ce cas, l'annonce tonitruante de Lamartine n'est qu'un pétard mouillé; et il ne devrait pas se poser en précurseur et en héraut comme il le fait. Mais si le Maillan n'était pas connu, sauf en Provence et dans le Midi en général, alors, mais alors seulement, Lamartine avait le droit d'emboucher de manière aussi fracassante, pour faire sa révélation au monde, les trompettes de la Renommée. La question étant ainsi ramenée à ses données essentielles, le meilleur procédé pour y voir clair est de dresser le tableau le plus complet possible, et le plus strict en même temps, des événements qui entourent l'apparition de Mireille.

EN 1856, Adolphe Dumas, en mission culturelle en Provence, découvre Frédéric Mistral; il est ébloui par cette poésie, presse le jeune homme d'achever son livre, lui promet son appui dans la capitale où il est connu et même célèbre; et il garde

effectivement le contact.

AU DEBUT DE L'ETE DE 1858. Mistral vient d'achever Mireille; ses amis de Paris, Avignon, Nîmes, s'agitent (entre autres: le poète Théodore Aubanel; Ludovic Legré; Reboul, le poète-boulangier de Nîmes qui est déjà depuis assez longtemps, en correspondance avec Lamartine; et, bien entendu, le fidèle Adolphe Dumas); ils alertent les journaux, et, surtout, cherchent un patronage illustre parmi les grands de la capitale; plusieurs tentatives furent faites, semble-t-il, que nous ne pourrions bien connaître qu'après que la chute dans le domaine public permettra d'avoir accès à toute la correspondance échangée à ce sujet; le choix se révélait difficile: Victor Hugo était en exil; une grande partie, indifférente ou moqueuse; d'autres, comme Barbey d'Aurevilly, plus aisés à toucher, mais de moindre poids; l'affaire sembla accrocher avec George Sand dont la muse champêtre et sociale fraternisait avec les poètes-ouvriers éclos à la chaleur de la Révolution de 1848; mais, en même temps, d'autres pensaient à Lamartine. De toute façon il paraissait indispensable à tous que Mistral aille se présenter en personne sur la scène parisienne...

A LA MI-AOUT. Mistral se décide au voyage.

26 AOUT. Mistral, à Paris, achève pour Dumas sa lecture de *Mirèio*; Dumas, sous le coup de l'enthousiasme, écrit une lettre véhémement au directeur de *la Gazette de France*. pour lui faire part de l'événement; il précise bien: *je veux être le premier qui aurai découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence*, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. Il dit aussi: J'ai le poème dans les mains, il a douze chants, et cette expression sera reprise par Lamartine, avec beaucoup plus d'emphase, pour bien souligner l'émerveillement que l'on doit éprouver: Eh bien! ce miracle est dans ma main.

29 AOUT. La lettre de Dumas paraît, telle quelle, dans *la Gazette de France*. Elle souleva, en particulier, une tempête de moqueries parmi les beaux esprits de la capitale; elle le méritait bien un peu par sa véhémence plutôt folle; mais enfin elle fit du bruit, et les noms de Mistral et de son héroïne étaient connus de tous le lendemain.

LE DIMANCHE PRECEDANT LE 2 SEPTEMBRE. C'est-à-dire le 29 août encore, si je ne me suis pas trompée dans mes calculs, première entrevue avec Lamartine. Dans une lettre à Roumanille en date du 2 septembre justement, Mistral place l'entrevue à sept heures et demie du soir, après le souper; il précise même qu'ils durent attendre un moment que le grand homme se soit levé de table; il nous montre aussi, un instant après, Lamartine prenant un cigare sur la cheminée et l'allumant (au nez de ses visiteurs et sans leur en offrir, apparemment). Nous voilà bien loin de l'invitation à la table d'acajou!...

Pourquoi accorder plus de créance au récit de Mistral? c'est qu'il écrit à son ami presque tout de suite, et que, dans un petit accès de vanité bien candide et compréhensible, il

aurait certainement mentionné si le grand poète l'avait invité et ce qu'il lui aurait offert; tandis que Lamartine, pour qui cette rencontre n'a pas la même importance, qui l'a peut-être acceptée au début comme une corvée difficile à esquiver dans sa situation, il n'écrit que quelque vingt semaines plus tard, sans être très précis sur les dates et sur les autres faits. Par exemple il semblerait, d'après le *Quarantième Entretien* que seuls les deux génies aient conversé ce soir-là (en présence du catalyseur Adolphe Dumas, évidemment!). Or très vite étaient entrés la nièce de Lamartine, sa sœur, l'historien Dargand, la comtesse de Peyronnet avec ses deux filles... Et il faut croire que le grand Aîné ne se souvenait plus alors des patois latins de son enfance maconnaise, car c'est la dernière venue qui traduit pour les autres les vers de Mistral à mesure qu'il les récite! Lamartine demande à Mistral de lui envoyer un exemplaire de son livre et dit qu'il lui écrira en réponse. Il n'est pas question ouvertement d'un article, semble-t-il. Mais Mistral était aux anges d'avoir été reçu, et Dumas, bien qu'infiniment plus au courant des mœurs littéraires parisiennes, de la fragilité de leurs promesses, de la nocivité de leurs intrigues, Dumas était, paraît-il, ravi.

Autre exemple de l'imprécision lamartinienne, qui nous engage à suivre plutôt le récit de Mistral, c'est que le Parisien, dans son *Entretien*, enfin écrit, raconte d'abord que Dumas vint solliciter l'entrevue avec le poète villageois un soir du printemps de 1858, et qu'elle eut lieu le lendemain; un peu plus loin il dit avoir reçu le livre promis l'été dernier; évidemment, ce n'est pas d'une très grande importance, ce bizarre mois de septembre de M. de Lamartine, qui se promène entre le printemps et l'été en oubliant qu'il ouvre la porte à l'automne! mais c'est en accumulant des petites infidélités de ce genre qu'on finit par dire des énormités et par ne plus savoir soi-même où l'on en est! Tandis que les textes de Mistral sont clairs, homogènes, cohérents, ne sentent point l'apprêt, et sont toujours datés.

DECEMBRE 1858. Impression de *Mireio*.

JANVIER 1859. *Mireio* mise en vente.

Les deux premiers volumes qu'envoie Mistral sont ceux de Lamartine et d'Adolphe Dumas.

JANVIER-FEVRIER. De nombreux journaux du Midi saluent la parution du grand poème d'Oc avec joie et enthousiasme; par exemple:

— à Nîmes: *L'Opinion du Midi*, *Le Courrier du Gard*, *La Revue Méridionale*;

— à Marseille: *La Gazette du Midi*, *La Revue de Marseille*, *Le Sémaphore*;

— à Aix: *Le Mémorial d'Aix*;

— en Avignon: *Le Mémorial du Vaucluse*, *L'Estafette du Vaucluse*;

— en Arles: *Le Courrier des Bouches-du-Rhône*;

— à Castres: *L'Echo du Tarn...*
...et quantité d'autres.

Mais cela ne suffisait pas aux amis de Mistral: un nouveau voyage à Paris s'imposait. Lamartine avait accusé réception de son exemplaire... auprès de Reboul, il est vrai! ce qui ne semble pas témoigner d'un bien grand empressement à reprendre un contact direct avec l'Homère de Provence; mais enfin il a répondu, et il annonce son intention d'écrire un *Entretien* là-dessus; les amis de Mistral s'accrochent à cette promesse, et c'est à ce moment que Lamartine se documente sur la vie et la famille de son protégé auprès de Dumas; c'est de là que date la lettre autobiographique de Mistral où il parle si longuement et si éloquemment de son père, ainsi que je l'ai déjà signalé. Ces deux lettres, dont aucune ne va directement à son destinataire, marquent à peu près le début et la fin de la période d'agitation et de projets; marquons-les nettement:

14 JANVIER 1859. Lettre de Lamartine à Reboul.
C'est Homère!

12 MARS. Lettre autobiographique de Mistral à Dumas.
Ce saint modèle de poésie vivante.

COURANT DU MEME MOIS (peut-être, mais pas nécessairement, avant le 12). Lettre de Dumas à Mistral:
Si son entretien parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier.

12-14 MARS. Le triomphe nîmois. Mistral, Aubanel et Roumanille participent à Nîmes aux fêtes en l'honneur de Mireille et de la Renaissance provençale; Reboul est en tête du comité d'accueil, et, comme il est très catholique et très légitimiste, les réceptions à l'évêché ou au Collège de l'Assomption sont beaucoup plus nombreuses que les réceptions officielles; y assistait en particulier le futur Mgr de Cabrières. Ce fut un véritable triomphe, et la population y participa largement, bien que Mistral ait été ainsi un peu chambré entre des supérieurs et des abbés!

16 MARS. Départ de Mistral pour Paris.

— Article d'Henri Audigier dans *La Patrie* (Journal de Paris. Dumas avait bien travaillé).

17 MARS. Lettre d'Aubanel à Ludovic Legré. Aubanel mentionne entre autres que Mistral reçoit des flots de lettres; et il évoque de nouveau George Sand, qui parle de l'auteur de Mireille comme d'un des plus grands poètes de France; malgré cela il ne sera plus question de faire parrainer Mistral par la bonne dame de Nohant, pour des raisons que nous ne connaissons pas encore; mais il est très probable que ses convictions

sociales et son anticléricalisme la rendaient suspecte à des gens comme Reboul, et quelques autres, de l'entourage amical de Mistral; Lamartine à leurs yeux offrait plus de garanties!

20 MARS. Article de Louis Jourdan dans *Le Causeur*.

26 MARS., Lettre-article d'Adolphe Dumas dans *La Patrie*.

28 MARS. Deuxième lettre d'Aubanel à Legré; il annonce que Lamartine dit avoir écrit déjà 115 pages (sic) de son *Entretien sur Mireille!*

10 AVRIL. Article de Pierre Véron dans *Le Charivari*.

14 AVRIL. Article de Paul d'Ivoi dans *Le Messager de Paris*.

16 AVRIL. Article d'Audigier dans *La Patrie* (2^e fois).

— Article d'Armand de Pontmartin dans *L'Union*.

19 AVRIL. Article de Pierre Véron dans *Paris-Journal* (2^{ème} article de Véron). Article de Jules de Saint-Félix dans *Le Courrier de Paris*.

21 AVRIL. Article d'Hippolyte Lucas dans *Le Siècle*.

24 AVRIL. Article de Léon de Wailly dans *L'Illustration*,

27 AVRIL. Article de Barbey d'Aurevilly dans *Le Pays*.

29 AVRIL., Article de Jules de Prémaray dans *La Patrie*.

30 AVRIL. Article de Taxile Delord dans *Le Siècle*.

— Article du même dans *Le Magasin de Librairie*.

— Visite de Mistral à Lamartine. Lecture du *Quarantième Entretien* en manuscrit.

1^{er} MAI. Article de Louis Ratisbonne dans *Les Débats*.

— Lettre de remerciement de Mistral à Lamartine.

2 MAI. Nouvel article de Ratisbonne dans *Les Débats*.

10 MAI. Article de Barbey d'Aurevilly dans *Le Pays* (2^{ème} fois).

13 MAI. Article de Guttinguer dans *La Gazette de France*.

14 MAI. Article d'Albéric Second dans *L'Univers Illustré*.

Arrêtons ici cette liste puisque l'*Entretien* de Lamartine va, enfin!, paraître. Mais il est loin d'apporter la révélation à laquelle il prétend, car enfin une vingtaine d'articles dans une douzaine de journaux et revues parisiens ont paru en deux mois sur le même sujet! Et il y a parmi eux quelques noms célèbres, comme Barbey d'Aurevilly, Louis Ratisbonne, et même Taxile Delord; sans compter ceux qui étaient dans le vent à l'époque, même s'ils nous sont parfaitement inconnus aujourd'hui. Et certaines de ces publications sont de tout premier plan et ont laissé une trace importante dans l'histoire de la presse, voire dans l'histoire générale: *Les Débats*, *Le Charivari*, *L'Illustration*... Ajoutons que dès Avril *La Revue Britannique* saluait Mistral et Mireille par la plume d'Amédée Pichot! ainsi que Moritz Hartmann dans la *Kolnische Zeitung* (du 14 avril) et Victor Duret dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève. Et, autre signe non équivoque de notoriété sinon de gloire, parmi le long chemin fleuri fait à *Mirèio* il y eut aussi le coup de pied d'Hippolyte Babou dans *La Revue Française* (10 mai 1859); l'auteur de ce recensement des critiques ajoute que ce coup ne lui fit pas de mal (10). Mistral était en effet reçu et fêté partout; que ce ne fût pas sans quelque mécompréhension de son œuvre, cela est inévitable; mais enfin Alfred de Vigny l'embrassait en public en souhaitant que ce baiser lui porte bonheur; Ernest Legouvé le recevait en famille avec ses intimes; l'historien Mignet (natif d'Aix-en-Provence, il est vrai, et qui l'avait connu étudiant, mais parfaitement intégré depuis longtemps à la vie parisienne) était devenu son ami et ils récitaient en duo la chanson de Magali! L'austère et tant soit peu pontifiant Villemain, lui-même, entre la Sorbonne et le Ministère, prenait le temps de dire, avec gentillesse et conviction à la fois, au jeune félibre: Allez-y! Notre France est assez grande pour avoir deux littératures!.. Comme on le voit, il ne s'agissait pas que d'un engouement passager de snobs et de badauds; et les hommes de poids (par leur âge et par leurs fonction) n'étaient pas les derniers à se compromettre en faveur d'une cause qu'ils avaient eu tout le temps d'assez bien connaître depuis plus de quatre mois qu'avait paru *Mireille*, et sans que Lamartine, ni encore moins son *Entretien*, toujours seulement en gestation, aient pu jouer un grand rôle là dedans!

Dans ces conditions, qui sont très claires, l'*Entretien* enfonce des portes déjà largement ouvertes, et pas seulement en France, puisque dès avril, l'Allemagne, la Confédération helvétique et la Grande-Bretagne, saluaient glorieusement Mistral, l'Italie et l'Espagne littéraires étant plus directement touchées par cette œuvre de langue romane, que ne l'étaient les pays nordiques qui, en ces tout premiers débuts, eurent besoin de Paris comme intermédiaire. Notre poète est solidement lancé, et mieux que par un caprice de la mode, quand l'annonciation lamartinienne fait enfin son apparition!

Cela, nous ne le savions pas jusqu'ici, et maintenant nous concluons qu'il nous faut donc, simplement, remettre à leur place historique et à leur rang dans l'échelle des valeurs les vaticinations du vieux poète... Mais si elle est largement suffisante pour nous, cette rectification de visée ne vaut pas pour l'entourage du provincial, fêté, sans l'avoir recherché beaucoup lui-même, par cette capitale idolâtrée à l'époque, que Rastignac, naguère, avait si furieusement voulu conquérir. L'entourage de Mistral le sait bien, lui aussi, mieux que nous, que la percée est faite: ils connaissaient bien tous ces articles parus, et d'autant mieux que c'était leur amitié vigilante et leur patriotisme d'Oc qui les avaient demandés (Adolphe Dumas, à notre époque, serait un magnifique impressario, pour les gens qui l'enthousiasmeraient); ils voyaient bien l'intérêt profond et vrai que suscitaient l'homme et le poème; ils palpaient chaque jour son triomphe dans les invitations, les embrassades, les questions curieuses (la Provence, à cette époque c'était l'exotisme, autant et même plus que le Kénya, le Hoggar ou Tahiti, pour nous) surtout quand elles venaient d'esprits d'envergure, telles celles de Barbey d'Aurevilly dans un entretien que rapporte Marius André:

- Comment! vous êtes Mistral, vous?
- Moi-même.
- Mais alors, vous n'êtes pas un pâtre?
- Hélas! non.
- Vous avez reçu de l'éducation?
- Hélas! oui.

Rions de bon cœur, mais soyons bien persuadés cependant qu'il y a là tout autre chose que le Comment peut-on être Persan? de l'éternelle vanité parisienne; Barbey d'Aurevilly a très profondément ressenti la beauté de l'œuvre, s'il a été déçu par l'aspect de l'auteur (dans son article du 27 avril, il déplore de ne pas l'avoir trouvé si sauvage ni si autochtone que je le voulais, et il l'imagine dans son pays, faisant des vers assis sur un tas de varech!!), et Marius André n'a pas tort de dire que c'était lui qui était le mieux fait pour comprendre Mistral. Mais, donc, les amis du poète voyaient se multiplier chaque jour les témoignages de ce genre, dont la cocasserie n'altérait pas la sincérité ni l'intelligence poétique; et ils continuaient à s'agripper à l'idée que l'Entretien de Lamartine demeurait indispensable. Comment cela se fait-il? Au vrai, les documents nous manquent encore, pour la raison que j'ai déjà dite mais, même quand tous les manuscrits et la correspondance de Mistral et de ses amis seront accessibles aux chercheurs, nous n'aurons peut-être pas beaucoup de témoignages directs, conscients et lacides, sur ce véritable cas psychologique. Et, d'abord, parce que cette petite énigme est psychologique, précisément; nous pouvons tout au plus espérer, à côté de quelques très rares faits nouveaux, un rapport plus confidentiel, une fausse note dans l'engouement universel pour Lamartine, des propositions d'autres parrainages, des insinuations, une critique, un mouvement d'humeur ou de regret, c'est-à-dire de ces choses à la fois insaisissables et capitales dans la vie mentale et surtout affective, et dans les rapports inter-individuels, qui pourront nous mettre peu à peu sur une piste sûre.

Pour le moment nous sommes réduits aux conjectures et voici celle que, après beaucoup d'examen et de réflexion, je crois pouvoir hasarder:

Il faut se souvenir de l'amitié de Reboul et de Lamartine, qui éclate, par exemple dans le fait que c'est à Reboul que Lamartine envoie les remerciements pour l'envoi que lui a fait Mistral de l'exemplaire de Mireille.

Il faut se souvenir que le poète-boulangier de Nîmes manifestait une dévotion et des idées qui, quelle que soit leur valeur intrinsèque, s'imprégnaient chez lui de beaucoup d'étroitesse ombrageuse. Je ne serais pas surprise si l'on découvrait un jour que c'est par lui, comme je l'ai dit plus haut, que fut écarté le parrainage de George Sand, un instant souhaité par d'autres amis de Mistral (parrainage qui, à mon humble et un peu malicieux avis, aurait eu beaucoup de saveur et de couleur). Il faut se souvenir que, hors de Reboul, il y avait bien des coteries dévotes, voire bigotes, dans d'autres villes encore plus proches de Maillane; Aubanel, par exemple, eut terriblement à souffrir de leurs intrigues auprès de l'évêque d'Avignon.

Il faut également se rappeler certains traits constants du caractère de Mistral, en particulier qu'il subordonna toujours les appartenances politiques ou religieuses à son unique pensée, qui était le service de la Provence, des pays d'Oc et de leur langue méprisée. Il incorpora volontiers Devoluy, protestant, et Félix Gras, rouge, à un cercle catholique et royaliste, du moment que tous servaient la cause de La Comtesse à libérer. Avec déjà la même plasticité d'attitude il se laisse conduire par les amis parisiens en qui il sait pouvoir avoir confiance: George Sand? pourquoi pas? — Lamartine? il veut bien. — Un autre? Si cet autre peut faire l'affaire... Il était facile à ceux qui voyaient cet état d'esprit de le guider vers le parrain de leur choix, sans que Mistral, conscient de leur compétence et de sa propre inexpérience en ces matières, protestât jamais. Rappelons-nous que c'est Reboul qui a organisé, avec beaucoup de sincérité d'ailleurs, et de zèle, et d'amour, le triomphe nîmois. Et cela fut comme une veillée d'armes littéraire pour le jeune poète tout ému de l'aventure dans laquelle il allait se jeter. N'oublions pas que, par la volonté de Reboul, il se trouva surtout en milieu ecclésiastique; certes il n'était pas homme à se laisser influencer facilement par des conseils grossiers, et surtout sur les sujets dont il se considérait comme champion par excellence... mais il y a une manière de suggérer qui peut être très efficace avec des natures nobles et généreuses. Et que recouvre donc le mot d'adieu, un peu lourd, de Reboul: N'oublie pas que c'est un catholique de la paroisse de Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête?

Remarquons aussi, une fois de plus, combien Lamartine semble avoir été traînant et négligent en cette affaire: même sans mettre en doute son admiration, nous pouvons nous demander si elle l'aurait spontanément poussé à consacrer à Mistral tout un entretien! Ses longs silences, sa lenteur incroyable à écrire, lui qui était prévenu depuis si longtemps, certains détails comme l'annonce qu'il a déjà rédigé cent quinze pages en réponse à des sollicitations renouvelées de la part de Reboul, certains traits de méconnaissance radicale du texte qu'il présente, et cela à côté d'expressions outrées de

louange, qui paraissent excessives même chez un romantique, tous ces mille petits riens nous permettent de penser qu'il n'a accepté ce parrainage que sous le harcèlement de visites et de messages répétés de la part de Reboul et de Dumas. Si on lit attentivement les lettres dont on peut disposer sur ces événements, celles de Mistral à ses amis restés en Provence, celles que s'écrivaient ceux-ci entre eux pour se communiquer les bonnes nouvelles qui venaient de leur parvenir, on imagine facilement les paroles lamartiniennes d'enthousiasme qui sont gonflées pour mieux faire excuser le retard de la rédaction, l'agacement du sollicité qui n'ose pas refuser mais aimerait que l'on trouve, chez les sollicitateurs, des raisons pour ne plus l'importuner, le rassemblement des raisons réelles que l'on est bien heureux d'utiliser comme prétextes: maladie, vieillesse, pauvreté, lutte contre des injustices, etc... Par exemple: le texte de l'*Entretien* ferait croire qu'il a été commencé dès la réception du volume, en janvier donc, puisque Lamartine écrit: il y a deux jours... il y a six jours.... Mais dans sa lettre de la mi-mars, Dumas annonce comme une grande victoire le projet qu'il fait de commencer un *Entretien!* et c'est une dizaine de jours plus tard qu'il aurait déjà cent quinze pages! Mais dans leur enthousiasme les amis de Mistral devenaient naïfs, vraiment provinciaux, et tournaient facilement à l'indiscrétion sans même s'en rendre compte; bien chauffés par Reboul, ils ne voyaient plus que Lamartine, le patriarche spiritualiste, l'âme généreuse qui en 1848 s'était opposée au drapeau rouge, le tribun magnifique qui, élu député, avait répondu, à ceux qui le sommaient de choisir un parti, qu'il siégerait au plafond, l'auteur des *Méditations*...et ils se ruaient sur le grand vieillard sans lui laisser un instant de répit... jusqu'au jour où il put leur montrer enfin un assemblage de pièces et de morceaux plutôt disparates: éloges qui sonnent parfois faux, résumé tronqué, incompréhensions, citations au mètre qui épargnaient l'effort de penser et de composer, érudition facile mais impressionnante, couplets lyriques venus là comme cheveux sur la soupe, assurance qu'on tenait un nouvel Homère, et prière à ce génie de retourner chez lui, d'aller traire ses vaches, de ne plus importuner les grands hommes malheureux dont la vieillesse se débat dans des difficultés innommables, et assurance aux abonnés avec un soupir de soulagement, qu'on ne s'amusera plus à ce petit jeu la prochaine fois, auquel on ne s'est livré, d'ailleurs, que contraint et forcé, alors que toute la presse parisienne et internationale s'y livrait à cœur-joie depuis deux mois! Ce petit roman ne sera pas approuvé par tous, c'est bien évident, et je ne jurerais pas, d'ailleurs, que j'y adhère totalement moi-même. Mais à ceux qu'il choque ou irrite par trop je voudrais faire remarquer qu'il n'est en contradiction avec aucun des faits que nous connaissons, qu'il donne un sens à beaucoup d'autres qui étaient jusque là dépourvus de signification intelligible, et enfin, et surtout, qu'il permet d'excuser, en les expliquant, certaines des énormités flagrantes, certaines folies dont le pauvre grand Lamartine s'est rendu coupable dans son trop fameux *Entretien*. Ceci dit, peu importe, puisqu'il nous suffit d'attendre encore quelques petites années l'exploration intégrale des documents qui concernent cette époque, et peut-être ceux-ci nous feront-ils perdre bien d'autres illusions et préjugés auxquels, à tort, nous tenons.

2 - Leurs sources

De toutes façons, qu'il s'agisse d'étourderie inconsidérée (mais n'est-elle pas un phénomène révélateur?) ou de volonté à demi concertée, les passages où Lamartine se situe lui-même au principe de la renommée mistralienne sont parmi les plus naturels, les plus spontanés, de son *Entretien*. Il est le Saint Jean Précurseur de cet Evangile littéraire (la bonne nouvelle d'une naissance...), mais contrairement à son patron biblique qui s'effaçait, lui, devant l'objet de son annonce, il mêle abondamment son moi à la présentation qu'il fait; et souvent il l'impose, et presque toujours, bien sûr, à contre-temps.

A contre-temps, car enfin, si digne de pitié et d'admiration à la fois qu'ait pu être la vieillesse de Lamartine, le récit de ses déboires ne se justifie guère au milieu d'un travail de critique; et quand il accepte l'entrevue demandée par Adolphe Dumas il était tout dispensé de dire:...je lui souhaiterai bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour et de la gloire, maintenant que les vers, l'amour et la gloire sont devenus une pincée de cendres trempée d'eau amère entre mes doigts; de même ses lecteurs avaient-ils vraiment besoin de savoir qu'il avait différé de quelques heures la lecture de *Mireille* à cause de ses catastrophes domestiques et des outrages que la France lui infligeait et cela en toute une page?. Il ne le semble vraiment pas; d'autant plus que, comme le remarque pertinemment Marius André, tout ce préambule sent l'artifice d'une mise en scène qui doit mettre en valeur autant le protecteur que le protégé. Mais ces longues incidentes, quoique désagréables, resteraient encore peu de chose parce qu'exprimant des sentiments reconnus, avoués (disons, au vrai, proclamés) et donc aisément neutralisables. Plus insidieuses, et plus intéressantes aussi parce qu'involontairement révélatrices de la pensée lamartinienne, il y a des remarques qui fusent spontanément par-ci par-là; ces jaillissements sporadiques témoignent d'une vanité d'auteur certaine, d'une volonté omni-présente d'accaparement, d'un égocentrisme ultra-développé qui s'étend et se répand jusqu'à tout recouvrir, tout absorber. Et si les faits contredisent le prophète, les faits ont tort; et si la chronologie rend vaines ses prétentions, de quel intérêt est donc le temps pour celui qui se sait, ou se veut, sacerdos in eternum?

Par exemple, *Mireille* est qualifiée, entre autres, de *Géorgiques* de la France méridionale et cela constitue ouvertement un hommage à la littérature d'Oc; mais, d'une manière plus occulte, n'est-ce pas le moyen de bien marquer les distances entre le Nord et le Midi, et de rappeler que les *Géorgiques* de la France septentrionale, elles, ont déjà été écrites, par le soussigné, bien sûr, qui par modestie ne se nomme pas? Et si le patois dans lequel ces *Géorgiques* du deuxième rang ont été écrites a besoin d'être traduit pour les Français ordinaires, d'une traduction diligemment revue et corrigée par Lamartine, ne l'oublions pas, il est toutefois transparent, et affirmé comme intelligible, pour ce

dernier; et pourquoi? la raison en est savoureuse: Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans; dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. Ma foi, on aimerait voir géographes, historiens et linguistes se pencher pour notre instruction et édification, sur ces rameaux de la Romania s'épanouissant, si bien conservés, à de pareilles latitudes! mais en attendant il faut se souvenir, et que Lamartine a massacré de façon stupide et dédaigneuse l'honnête traduction mistralienne et que, lors de la séance du 29 août 1859 c'est Madame de Peyronnet qui devait expliquer à toute la compagnie, Lamartine compris, les vers récités par Mistral; sa compréhension n'est donc que prétention.

Et nous ne devons pas oublier, surtout, le droit de mainmise que le précurseur s'est souterrainement attribué sur son protégé; admirons donc comment cette idée se développe et s'insinue sous forme d'images apparemment inoffensives: Lamartine a tellement lu et relu en deux jours son exemplaire de *Mireille* que, dit-il, les pages en sont aussi froissées par mes doigts avides de fermer et de rouvrir le volume, que les cheveux blonds d'un enfant sont froissés par la main d'une mère qui ne se lasse pas de passer et repasser ses doigts dans les boucles pour en palper le soyeux duvet et pour les voir dorés au rayon du soleil. Métaphore bizarre, peut-on penser au premier abord: quelle ressemblance visible entre des pages imprimées et des cheveux blonds, entre le froissement ou les pliures des unes et le désordre des autres? Ne cherchons pas: le rapport est invisible parce que tout subjectif; en effet, il ne suffit pas à Lamartine d'avoir écrit, lui aussi, de nouvelles *Géorgiques*, il ne lui suffit pas de comprendre la langue provençale mieux que Mistral lui-même et de modifier donc sa traduction avec autorité, il ne lui suffit pas de patronner une jeune gloire littéraire: il revendique sur l'auteur et l'œuvre une espèce de paternité! et son avidité fait feu de tout bois: rappelons-nous la requête présentée par Adolphe Dumas. Quelle en est la dernière phrase? dernière, en tout cas, dans le texte du *Quarantième Entretien*, qu'elle qu'elle ait été sa véritable place dans la conversation (et même, après tout, si elle n'a jamais été prononcée!). Ou bien elle fut une habileté de Dumas pour flatter le vieux poète et emporter enfin son acceptation, ou bien elle a été mise en relief, dans le texte écrit, à cette place décisive, par une subconsciente et toute-puissante aspiration lamartinienne: Avant de partir il désire vous voir, parce que la Saône se jette dans le Rhône, et qu'il a reconnu, en buvant dans le creux de sa main l'eau de nos grands fleuves, quelques-unes des gouttes que vous avez laissé tomber de votre coupe dans votre Saône; et la phrase d'invitation qui suit immédiatement indique bien un transfert de ce que l'aîné ne peut plus être sur les promesses et les espérances encore intactes du cadet.

Mais aussi supériorité oblige, l'influence vivifiante de l'astre maître déverse ses bienfaits sur le rejeton protégé; avant d'avoir rencontré Lamartine, le poète de Maillane était non seulement inconnu des autres mais encore inconnu à lui-même; maintenant il a reçu une révélation qui vient d'en haut; on pourrait seulement s'étonner, disons-le en passant, que, du même coup, elle le renvoie à ses travaux des champs supposés et qu'elle lui enjoigne de ne plus écrire, mais n'est-ce pas parce que certains pères (bien différents en cela du vrai père de Mistral) tout en chargeant les fils d'exécuter ce

qu'eux-mêmes n'ont pas su mener à bien, craignent cependant cette concurrence, et redoutent de se sentir poussés vers la tombe par la croissance de la nouvelle génération? Mistral n'a qu'à obéir, sans regimber, sans même se plaindre, car il a eu sa pleine bénédiction: Tu as grandi de trois coudées en un jour; trois coudées! il est difficile après cela, de souhaiter mieux comme croissance, n'est-ce pas? et pourquoi en un seul jour? et quel jour? mais très vraisemblablement le jour où il a eu le bonheur et le privilège de mûrir d'un coup sous la grâce et la gloire du soleil lamartinien...

Nous voyons à quel point il fallait prendre au sérieux la suppression idéale du père dénoncée plus haut; et il y a autre chose qu'une simple fantaisie romantique dans l'affirmation:...un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; c'est qu'il s'agit d'éliminer le père à tout prix; et, si on ne le peut, de le dénigrer, de faire la preuve de son indignité. De là cette longue page, qui est proprement abominable, sur le vieux Maître François, si digne, si bon; rien ne peut la justifier de manière claire, ni intellectuellement, ni moralement. Il me semble inutile de la commenter; qu'on la lise, cela doit suffire, mais à condition de la comparer avec trois documents qui, eux, n'ont rien de morbide et sont absolument dignes de foi: d'abord la lettre autobiographique de Mistral, à laquelle j'ai déjà fait allusion plus haut, puis les commentaires très justes de Marius André où un douloureux étonnement se mêle au plus pertinent des sarcasmes, et enfin tous les passages des *Memori e Raconte* où il est spécialement parlé du père de Mistral et des études de ce dernier. Notons en passant que l'on a quelquefois voulu souligner pour ce recueil la manière dont l'auteur arrangeait et enjolivait son histoire (sans aboutir à rien de bien solide, d'ailleurs) et, en même temps, on s'extasie avec des larmes aux yeux sur la présentation faite par Lamartine: c'est vraiment la paille et la poutre d'un tout nouveau genre, d'une psychologie sans objectivité aucune, mais tellement conforme à la pédanterie psychanalytique à la mode qui, à force de fouiller dans les choses sales, finit par les chercher dans les choses propres, et passe sans les voir à côté d'évidences qui crèvent les yeux des gens de bon sens.

Une fois le père ainsi écarté, éliminé, anéanti par décret supérieur, il est aisé de s'emparer de sa place; à défaut de prendre aussi celle du fils qui, lui, est en passe d'usurper celle qui revient de droit à Lamartine, on lui servira de père; avant de vite renvoyer chez lui ce trop envahissant jeune homme, on le baptisera avec l'eau de la Saône et on consentira à rayer sur les épreuves le mot jargon parce que c'est vrai qu'il faut bien être gentil avec les primitifs que l'on accepte d'adopter.

S'il ne l'a pas écrite expressément dans son entretien Lamartine a pu la faire à Mistral, cette déclaration de paternité spirituelle, et le jeune provincial ébloui ne pouvait voir que le bon côté de ce paternalisme littéraire et mondain, que son côté généreux, et il l'a trouvé bouleversant et merveilleux! Car il nous serait difficile, maintenant, d'imaginer ce qu'étaient au siècle dernier les rapports Paris Province si nous n'avions pas dans les romans et dans l'histoire tant d'exemples de cette avidité à recevoir la consécration de la capitale, avidité normalement suscitée par le monopole que Paris s'arrogeait en tous domaines, grâce à la centralisation; et l'ignorance de la capitale envers la Province, son

dédain, son mépris, étaient quelque chose de stupéfiant. Que Lamartine ait dit deux ou trois fois, par condescendance et gentillesse au petit jeune homme débarqué de sa lointaine province: Mais oui, je suis votre parrain, votre père, et je vais vous faire connaître; vous êtes Homère, c'est entendu, mais Homère de nos jours a besoin de passer par les salons parisiens, un autre Homère lui servant de Mentor; je vous guiderai... et Mistral l'a cru, pénétré de joie et de reconnaissance.

Et ses amis n'ont pas peu contribué à l'enfoncer dans cette idée et ce sentiment,, ceux de Paris qui étaient bien contents d'avoir décroché enfin les éloges de quelqu'un d'une autre taille que Henri Audigier, ou même Louis Ratisbonne, ou même Barbey d'Aurevilly; ceux qui étaient restés au pays et qui s'exaltaient de loin, fous d'enthousiasme et d'orgueil après avoir été malades de crainte et d'espérance inquiète; et ils se seraient exaltés, d'ailleurs, à propos de n'importe qui d'autre qui aurait servi d'introducteur. Car, par un choc en retour bien naturel, si la caution du grand homme a servi à accréditer la gloire naissante de Mistral, en Provence Lamartine a été sacré le plus grand, l'unique, non à cause de ses mérites intrinsèques, peut-être pas toujours très bien connus, mais à cause de ses rapports avec l'enfant du pays. Dans la lettre qu'il écrit à Lamartine le 15 juin suivant, Mistral montre, sans y voir malice, ce sentiment exprimé par les paysans du voisinage qui, à son retour, sont tous venus pour le féliciter: Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, le plus savant et le plus grand de tout Paris. Et des questions, et des questions: Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il?, et ils repartent en disant qu'ils sont aussi heureux que Mistral de ce qui lui arrive; mais qui ne verrait que la curiosité envers le poète de Paris vient principalement, uniquement, du fait qu'il a poussé Mistral et qu'il est associé à sa gloire? et voilà pourquoi il est le plus grand et le plus savant...

Dès le lendemain, dans sa première lettre de remerciement Mistral appellera son guide: mon père réalisant ainsi le vœu inexprimé dans l'*Entretien* (mais si clairement sous-entendu!) et peut-être suggéré dans une conversation qui s'envole ensuite avec les paroles mais qui impressionne sur le moment. Mistral, en effet, ne renouvelle pas cette appellation filiale, bien au contraire: dans les deux lettres qui suivent il appelle Lamartine Cher et Illustre Maître! Cependant ces variations n'affectent en rien sa reconnaissance qui n'a jamais cessé, nous allons le voir.

Quant à Lamartine il est nécessairement gagnant: si l'engouement présent pour ce jeune homme n'est qu'un feu de paille, l'éloge qu'il en a fait (mitigé d'ailleurs du conseil de s'arrêter là et de retourner à ses champs et à ses étables) ne constituera que quelques pages peu remarquées et vite oubliées de ses œuvres complètes; et si la gloire mistralienne se confirme elle sera pour toujours associée à celle de son annonciateur...

L'aventure est terminée; la légende va commencer.

III

LA RECONNAISSANCE DE MISTRAL

Le petit drame, purement psychologique et, somme toute, sans importance réelle, qui s'est silencieusement et obscurément déroulé au sein de la présentation de Mistral par Lamartine, vient de ce que tout les séparait, sauf le génie; et encore! je devrais dire: Même le génie, si l'on pense au lyrisme échevelé, égocentrique de l'un, à ses aspirations vastes mais souvent fumeuses, et au vivant classicisme, tout neuf, presque unique, de l'autre, à ses idées limitées et précises, à sa subordination totale à ce qui est pour lui tout ensemble réalité et vérité.

Tout les séparait: l'âge, la formation, le milieu, la vie... Mistral était naïf, de cette naïveté qui vient non du manque d'intelligence et d'esprit critique mais d'une existence simple et saine dans un milieu tranquillement normal et moral où même les fautes, inévitables, participent à la brutalité sans fard et sans détours des passions élémentaires; il avait la naïveté de la confiance dans la vie. Lamartine, lui, était blasé, un peu aigri et amer; il connaissait la ruse et la corruption, l'arrivisme et la bassesse de certaine vie mondaine, politique, littéraire; il avait été politicien, diplomate... Ce qui était pour le premier, dans son humilité foncière et la modestie de son milieu, une merveilleuse aventure, un conte de fées incroyable, n'était pour l'autre qu'une des importunités incessantes qui assiègent les gens connus, une de ces mille sollicitations intéressées, dont le fardeau finit par excéder.

La reconnaissance témoignée par Mistral n'en paraît que plus touchante; elle s'est manifestée tout entière du premier coup; et elle se maintint sans défaillance tout au long de sa vie, tant en privé qu'aux yeux du public.

Pour les manifestations publiques, nous les connaissons bien et elles sont d'accès facile: ce sont les deux poèmes qui figurent désormais tous deux dans *Lis Isclo d'Or*; le premier, dans *Li Salut*, date du 8 septembre 1859; le 8 septembre, c'est le jour anniversaire de Mistral, c'est aussi la fête de la Nativité de Notre-Dame; le fondateur du Félibrige a toujours été sensible à ces intersignes, et le poème de dédicace n'en est donc que davantage significatif; paru d'abord dans la livraison de 1860 de l'*Armana provençau*, puis rassemblé dans un recueil de grands poèmes, il s'exprime ainsi: *Si j'ai*

l'heur d'avoir ma nacelle à flot de bon matin, sans crainte de l'hiver, à toi bénédiction ô divin Lamartine, qui en a pris le gouvernail. Si ma proue porte un bouquet, bouquet de laurier en fleur, c'est toi qui me l'as fait;, et si ma voile s'enfle, c'est le vent de ta gloire, qui dedans a soufflé. C'est pourquoi, tel qu'un pilote qui gravit la colline d'une église blonde, et, sur l'autel du saint qui l'a gardé sur la mer, suspend un petit navire. Je te consacre Mireille: c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années;, c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles, t'offre un paysan. Généreux comme un roi, lorsque tu m'illustras, au milieu de Paris, tu sais que, dans ta maison, le jour où tu me dis:, Tu Marcellus eris, Comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, mon cœur s'ouvrit, et, ne pouvant trouver un langage plus tendre, se répandit en pleurs.

La troisième strophe de cet hymne de reconnaissance: Je te consacre Mireille..., figure, depuis, dans ses rééditions successives, en tête du poème; et ainsi des centaines et des centaines de gens, qui n'ont pas mis une fois le nez dans le *Quarantième Entretien*, qui connaissent à peine son existence peut-être, demeurent convaincus que la protection de Lamartine fut quelque chose de rare, sinon d'unique, de génialement prophétique et compréhensif... Le second poème, *Soulomi sus la mort de Lamartine* (Élégie sur la mort..), figure dans le recueil *Li Plang* après avoir paru dans l'*Armana Prouvençau* de 1870, il est beaucoup plus long: dix strophes de six vers chacune, et on y sent frémir une émotion bien contenue mais très profonde; remarquons d'ailleurs que Mistral fait surtout allusion aux dernières années du grand vieillard accablé d'injustices et de misère, et non pas à son œuvre, comme s'il ne le connaissait vraiment, de façon tout accidentelle, que depuis les jours de son premier contact avec le public de Paris. Ce qui peut renforcer la supposition que seuls les amis du Maillanen ont choisi le patronage de Lamartine, et qu'il s'est laissé faire par eux, c'est ce que signifie aussi la dédicace de *Mirèio*, car enfin elle ne vient qu'après coup: je veux dire que, le plus souvent, on pense à la personne à qui on veut faire hommage de son travail (et surtout quand on est une âme sérieuse et sincère et tendre comme Mistral) en même temps qu'on l'écrit, parfois même, dès le début de sa conception.

Quant à la reconnaissance privée, elle fut plus régulière encore, et plus nombreuse: Mistral écrit à Lamartine pour le remercier dès le lendemain de l'entrevue où l'*Entretien* avait été lu; puis quelques jours après, avant de quitter Paris; puis le 15 juin (citée p. 53); et chaque année pendant dix ans, jusqu'à la mort de Lamartine, il lui envoya une lettre à la veille de Noël; Charles-Roux, qui indique ce fait, publie la lettre de 1860; elle est intitulée *Mon cher Maître*, et elle se termine par *Votre tout dévoué*: elle parle un peu de ce qu'est Noël en Provence; puis elle fait allusion au dernier *Entretien*, plein de désespoir, et esquisse très dignement une espèce de consolation appropriée, non sans inclure le réabonnement au cours familial de littérature. Nous allons revenir sur tout cela. Mais ce n'est pas tout. Quand Mistral se maria, en 1876, il fit un détour pendant son voyage de noces pour aller en pèlerinage avec sa jeune femme sur le tombeau de Lamartine et dans sa maison de Milly. Quand il retourna à Paris en 1899, peu après l'inauguration de la statue du poète à Passy, il s'y fit conduire par Clovis Hugues ainsi que quelques autres félibres parisiens. On m'a rapporté également, justement dans la discussion qui suivit ma causerie, qu'une des dernières lettres qu'il écrivit au début de

1914 (il est mort le 25 mars de cette année) était adressée à un abbé provençalisant, comme il y en avait tant encore à cette époque, et qu'elle demande des messes pour son père, sa mère, Lamartine, Adolphe Dumas et Jean Reboul; ainsi jusqu'au terme de sa longue et riche existence il demeura fidèle à ceux qui l'avaient aidé dans ses débuts et qui lui avaient fait conduire sa Mireille vers la gloire de Paris.

N'y a-t-il pas disproportion évidente entre cette gratitude si belle, qui honore celui qui l'éprouve autant que celui qui en est l'objet, et les réserves décidées auxquelles m'ont conduite l'analyse du texte et celle de la chronologie de la rencontre? Mistral n'a-t-il pas bronché, lui, amoureux de sa langue, devant les remarques sottes et ignorantes sur le patois? N'a-t-il pas été, au moins, un peu étonné des incroyables corrections faites à sa version française?

N'a-t-il rien éprouvé devant les mensonges, les folies, les véritables calomnies qui prétendent accabler son père?...

Ici nous sommes livrés à nous-mêmes plus que jamais; et, à moins de la découverte d'un manuscrit hautement révélateur, découverte qui me semble, à moi, peu probable étant donné ce que l'on peut entrevoir du caractère de Mistral, nous sommes réduits à nous livrer aux déductions et aux hypothèses; tâchons seulement que ce soit en nous tenant toujours très proches des faits,

- Premier point, il y a eu certainement, comme toujours, une différence fondamentale entre la lecture du *Quarantième Entretien*, à haute voix, dans le salon de Lamartine, lecture faite dans l'émotion et la tension collective, probablement entrecoupée d'exclamations, de démonstrations joyeuses, de petits apartés destinés à attirer l'attention sur un point ou à souligner soit son importance, soit sa pertinence, soit sa beauté, une différence fondamentale entre ce genre de lecture où l'on remarque trop certains passages et pas assez certains autres, où, peut-être, Lamartine avait opéré des coupures afin de se ménager, et la lecture personnelle, recueillie, silencieuse, telle que Mistral dut la refaire ensuite sur le texte une fois imprimé, lecture intégrale, où l'on ne laisse rien échapper, où l'on découvre avec étonnement des phrases entières dont on n'avait gardé aucun souvenir... Mais que faire alors? le mal était accompli, et irrémédiable, tout autant que le bienfait qu'il accompagnait; et ce bienfait n'en demeurait pas moins réel et, tout au moins dans la pensée de Mistral et de ses amis, très important, inestimable irremplaçable! La gratitude personnelle ne pouvait pas ne devait pas, être suspendue à cause de ces mesquineries et de ces folies, mais elle devait évidemment prendre un autre ton, moins affectueux, moins vibrant, et, par-dessus tout, jamais plus filial! N'est-ce pas quelque chose de ce genre qui s'est passé dans le jeune cœur de Frédéric Mistral? Ne serait-ce pas pour cela que (au moins à ma connaissance) il n'a jamais plus appelé Lamartine mon père, comme dans sa lettre du lendemain de la lecture solennelle, mais seulement mon cher Maître, et même, dans les deux premières qui ont suivi (du 19 mai et du 15 juin), cher et illustre Maître, ce qui rétablit terriblement les distances... Ai-je tort d'être sensible à ces nuances? tout me semble indiquer qu'elles

ont leur logique interne et ne sont pas sans signification profonde; il me fallait en tous cas les signaler.

• Second point, et puisque le caractère de notre poète entre ici en jeu, n'y a-t-il point là une des premières manifestations de ce qui fut une constante perpétuelle de son tempérament moral et social, et de son attitude envers la vie? Dans les options, à ses yeux artificielles et illusives, que lui offraient les autres hommes, il n'est jamais allé à l'extrême; il a même très rarement adhéré, et jamais pour longtemps, et toujours pour des raisons à lui; raisons qui relevaient d'une pensée plus profonde que les principes des manifestes et professions de foi dans lesquels les adhérents ordinaires se délectent; et se perdent, aussi, abdiquant toute recherche et presque toujours tout esprit critique, du moment qu'ils ont adhéré! Lui ne voyait jamais que la cause des Pays d'Oc, l'intérêt de la patrie provençale, seules réalités qui valaient que l'on y consacraît son existence, et qui ne pouvaient être elles-mêmes, conserver leur véritable nature que sous le regard de Dieu... C'est une manière d'agir plutôt déroutante, il faut bien en convenir, pour ceux qui ont d'autres conceptions de l'existence et de ses buts; pour ceux même qui se croient de sincères patriotes d'Oc, mais qui sont d'abord membres d'une école, d'une église, d'un parti! C'est pour cela que certains textes mistraliens sont lus à contre-sens; je pense en particulier à cet amusant et curieux conte qui s'intitule: L'homme populaire ; il s'agit du maire d'un village provençal, qui assume cette fonction depuis cinquante ans déjà, qui a vu passer ainsi onze gouvernements, et qui assure espérer en voir passer de la même manière une bonne demi-douzaine d'autres. Comment a-t-il pu se maintenir ainsi? Simplement, et difficilement, en sachant dire à chacun de ses administrés ce qui peut le mieux le toucher, ou l'aider, ou le flatter; en se gardant bien surtout de jamais entrer dans les querelles transitoires des partis. Par exemple: Comment je fais? Eh! mon bon, je laisse faire... Car de dire aux blancs: Votez pour la République serait perdre sa peine et son latin, comme de dire aux rouges: Votez pour Henri V . Et, quand il s'adresse aux indécis: Tenez, leur dis-je, Bassaquin ne vaut pas mieux que Bassacan. Si vous votez pour Bassaquin, cet été vous aurez des puces; et si vous votez pour Bassacan, vous aurez des puces cet été. Pour Gigognan (c'est son village) mieux vaut une bonne pluie que toutes les promesses des candidats... Ah! ce serait différent si vous nommiez des paysans... . On considère presque toujours cette histoire comme une galéjade, au sens grossier et méprisant que même des Méridionaux, hélas! donnent à ce terme; on y voit le portrait un peu vulgaire d'un arriviste terre à terre... et j'en ai toujours été assez étonnée. Car enfin, ce conte est de Mistral, qui sait être, quand il le faut, truculent et gentiment rabelaisien, mais qui n'est jamais bas ni vulgaire, surtout quand il s'agit de questions d'éthique personnelle ou collective; et, de plus, ce conte est l'un des cinq qu'il a sélectionnés pour figurer, dans ses *Mémoires et Récits*, l'échantillonnage de sa prose de l'*Armana Provençau* (où il avait d'abord paru en 1883). Mistral aurait-il choisi un récit pouvant le faire accuser de prôner un bas opportunisme? C'est peu vraisemblable, et il faut donc chercher plus loin que notre vue habituelle des choses; il faut se rappeler combien il a toujours pensé que la cause qu'il défend est avec Dieu, parce qu'elle est conforme à la Volonté du Créateur, d'une part; et, d'autre part, que le diable porte pierre et contribue ainsi à faire cette Volonté contre laquelle il est pourtant révolté; de sorte

que, s'il faut bien se garder d'épouser aucune idéologie humaine, luciférienne par définition même, il ne faut pas cependant tout brutalement rejeter en bloc, car tout ce qui existe peut servir; en tout projet, en toute action, les plus nocifs puissent-ils être, il peut y avoir un aspect bénéfique qu'il faut essayer de dégager, d'encourager; nous pourrions dire cela en termes évangéliques, qu'il ne faut pas avoir l'orgueil insensé de croire que l'on peut soi-même, dès maintenant, séparer le bon grain de l'ivraie, mais qu'il faut faire tout ce que l'on peut pour aider la portion de bon grain, si minime soit-elle, que l'on peut protéger et sauver; est-ce par hasard, ou par une rencontre en profondeur avec les images du Nouveau Testament, que le maire de Gigognan se compare à un bon berger qui joue de la flûte à son troupeau pour le conduire vers le bien être et dans la joie? Et ceci ne s'explique-t-il pas merveilleusement bien à l'attitude miséricordieuse et réaliste tout à la fois de Mistral envers toutes les équivoques et les folies que Lamartine avait un peu trop multipliées dans *l'Entretien*; Mistral était indubitablement placé devant un devoir très clair de reconnaissance; pour ce qui était des folies, un autre, un vrai Juge, saurait en décider souverainement, dans son exigence et, tout ensemble, dans son insondable Bonté.

COURS FAMILIER de LITTÉRATURE

XLe Entretien

LITTERATURE VILLAGEOISE

Apparition d'un poème épique en Provence

I

Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil!

Un vrai poète homérique en ce temps-ci; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'italien: un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille, un poète qui joue sur la guimbarde de son village des

symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'Odysée d'Homère et les scènes innocemment passionnées du Daphnis et Chloé de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle?

Et bien! ce miracle est dans ma main; que dis-je? il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence. J'ai reçu le volume il y a deux jours, et les pages en sont aussi froissées par mes doigts, avides de fermer et de rouvrir le volume, que les blonds cheveux d'un enfant sont froissés par la main d'une mère, qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses doigts dans les boucles pour en palper le soyeux duvet et pour les voir dorés au rayon du soleil.

Or voici comment j'eus, par hasard, connaissance de la bonne nouvelle.

II

Adolphe Dumas, non pas le Dumas encyclopédique dont chaque pas fait retentir la terre de bruit sous son pied, non pas le jeune Dumas son fils, silencieux et méditatif, qui se recueille autant que son père se répand, et qui ne sort, après trois cent soixante-cinq jours, de son repos, qu'avec un chef-d'œuvre de nouveauté, d'invention et de goût dans la main; mais le Dumas poétique, le Dumas prophétique le Dumas de la Durance, celui qui jette de temps en temps des cris d'aigle sur les rochers de Provence, comme Isaïe en jetait aux flots du Jourdain, sur les rochers du Carmel, Adolphe Dumas enfin, que je respecte à cause de son éternelle inspiration, et que j'aime à cause de sa rigoureuse sincérité, vint un soir du printemps dernier frapper à la porte de ma retraite dans un coin de Paris.

Sa tête hébraïque fumait plus qu'à l'ordinaire de ce feu d'enthousiasme qui s'évapore perpétuellement du foyer sacré de son front. Qu'avez-vous lui dis-je. Ce que j'ai? répondit-il j'ai un secret, un secret qui sera bientôt un prodige. Un enfant de mon pays, un jeune homme qui boit comme moi les eaux de la Durance et du Rhône, est ici chez moi, en ce moment. Depuis huit jours qu'il a pris gîte sous mon humble toit, il m'a enivré de poésie natale, mais tellement enivré que j'en trébuche en marchant, comme un buveur, et que j'ai senti le besoin de décharger mon cœur avec vous. Ce jeune homme repart demain soir pour son champ d'oliviers, à Maillane, village des environs d'Avignon. Avant de partir il désire vous voir, parce que la Saône se jette dans le Rhône, et qu'il a reconnu, en buvant dans le creux de sa main l'eau de nos grands fleuves, quelques-unes des gouttes que vous avez laissé tomber de votre coupe dans votre Saône.

Bien, lui dis-je; amenez-le demain à la fin du jour, je lui souhaiterai bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour et de la gloire, maintenant que les vers, l'amour et la gloire sont devenus une pincée de cendre trempée d'eau amère entre mes doigts.

Merci, dit-il; et il me serra la main dans sa main nerveuse, qui tremble, qui étreint et qui brise les doigts de ses amis comme une serre d'aigle concasse et broie les barreaux de sa cage.

III

Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de Provence.

Sa physionomie, simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires: ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité, il plaisait, il intéressait, il émouvait, on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi. Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de *Mireille*.

Le jeune homme nous récita quelques vers, dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'étaient quelques vers lyriques; ils me plurent, mais sans m'enivrer: le génie du jeune homme n'était pas là; le cadre était trop étroit pour son âme, il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poème; il sortit.

IV

Quand il fut dans la rue, je demandai à Adolphe Dumas quelques détails sur ce jeune homme: Dumas pouvait d'autant mieux les donner qu'il est lui-même un enfant d'Eyragues (Eyragues est un village à deux pas de Maillane, patrie de Frédéric Mistral).

Mais Dumas est un déserteur de la langue de ses pères qui a préféré l'idiome châtré et léché de la Seine à l'idiome sauvage et libre du Rhône. Il en a des remords cuisants dans le cœur, et il pleure quand il entend un écho provençal à travers les oliviers de son hameau.

Cet enfant, me dit-il, est né à Maillane, village situé à trois lieues d'Avignon, entre le lit de la Durance, ce torrent de Provence, et la chaleur de montagnes qu'on appelle les Alpines; la grande route romaine qui menait à Arles courait au pied des Alpines et traversait Maillane. Cette vallée est d'un aspect à la fois grec et romain, c'est un cirque comme celui d'Arles, dont les monticules dégradés des Alpines sont les gradins. Le ciel azuré du Midi est coupé crûment par ces rochers; ce firmament a ces tristesses splendides qui sont le caractère de la Sabine ou des Abruzzes. Cet horizon trempe les hommes dans la lumière et dans la rêverie. L'inspiration plane comme les aigles au-dessus des rochers dans le ciel.

La maison paternelle de ce jeune homme, maison de paysan riche entouré d'étables pleines, de vignes, de figuiers, d'oliviers, de champs de courges et de maïs, est adossée au village, et regarde par ses fenêtres basses les grises montagnes des Alpines, où paissent ses chèvres et ses moutons. Son père, comme tous les riches cultivateurs de la campagne qui rêvent follement pour leur fils, une condition supérieure, selon leur vanité, à la vie rurale, fit étudier son fils à Aix et à Avignon pour en faire un avocat de village. C'était une idée fautive, quoique paternelle; heureusement la providence la trompa: le jeune homme étudiait le grec, le latin, le grimoire de jurisprudence par obéissance; mais la veste de velours du paysan provençal et ses guêtres de cuir tanne lui paraissaient aussi nobles que la toge râpée du trafiquant de paroles, et, de plus, le souvenir mordant de sa jeune mère qui l'adorait et qui pleurait son absence, le rappelait sans cesse à ses oliviers de Maillane.

Son père mourut avant l'âge; le jeune homme se hâta de revenir à la maison pour aider sa mère et son frère à gouverner les étables à faire les huiles et à cultiver les champs. Il se hâta aussi d'oublier les langues savantes et importunes dont on avait obsédé sa mémoire et la chicane dont on n'avait sophistiqué son esprit. Comme un jeune olivier sauvage dont les enfants ont barbouillé en passant le tronc d'ocre et de chaux, Mistral rejeta cette mauvaise écorce, il reprit sa teinte naturelle et il éclata dans son trône et dans ses branches de toute sa sève et de toute sa liberté, en pleine terre, en plein soleil, en pleine nature. Il se sentait poète sans savoir ce que c'était que la poésie, il avait une langue harmonieuse sur les lèvres sans savoir si c'était un patois; cette langue de sa mère était, à son gré, la plus délicieuse, car c'était celle où il avait été béni, bercé, aimé, caressé par cette mère. Il avait le loisir du poète dans les longues soirées de l'étable, après les bœufs rattachés à la crèche ou sous l'ombre des maigres buissons de chênes verts en gardant de l'œil les taureaux et les chèvres; il était de plus encouragé à chanter je ne sais quoi, dans cette langue adorée de Provence, par quelques amis plus lettrés que lui, qui l'avaient connu et pressenti à Aix ou à Avignon pendant ses études, et qui venaient quelquefois le visiter chez sa mère pendant la vendange des raisins ou des olives. De ce nombre était Roumanille d'Avignon, poète provençal d'un haut atticisme

dans sa langue, de ce nombre aussi était Adolphe Dumas qui était né dans les ruines d'un couvent de chartreux, sous un rocher de la Durance, et qui en avait respiré l'ascétisme d'anachorète chrétien du temps de Saint Jérôme.

La mère de Mistral, me racontait hier Adolphe Dumas, nous servait à table, son fils et moi, debout, comme c'est la coutume des riches matrones de Provence en présence de leurs maris et de leur fils. Je vois encore d'ici ses belles longues mains blanches, sortant d'une manche de toile fine retroussée jusqu'aux coudes, pour nous tendre les mets qu'elle avait elle-même préparés ou pour remplacer les cruches de vin quand elles étaient vides.

— Asseyez-vous donc avec nous, Madame Mistral, lui disais-je, tout honteux d'être servi par cette belle arlésienne, semblable à une reine de la Bible ou de l'Odyssée. Oh! non, Monsieur, répondait-elle en rougissant, ce n'est pas la coutume à Maillane; nous savons que nous sommes les femmes de nos maris et les mères de nos fils, mais aussi les servantes de la maison. Ne prenez pas garde!

Et elle s'en allait modestement manger debout un morceau de pain et d'agneau sur le coin du dressoir, où brillaient, comme de l'acier fin, ses grands plats d'étain, polis chaque samedi par ses servantes.

Cette mère vit encore; elle n'a que quelques rares cheveux blancs comme une frange de fil de la Vierge rapportée du verger sous sa coiffe; elle n'aspire qu'à trouver bientôt une Rébecca au puits pour son cher enfant.

Voilà toute l'histoire du jeune villageois de Maillane; cette histoire était nécessaire pour comprendre son poème. Son poème, c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance bleue, c'est cette plaine basse, moitié cailloux, moitié fange, qui surmonte à peine de quelques pouces de glaise et de quelques arbres aquatiques les sept embouchures marécageuses par lesquelles le Rhône, frère du Danube, serpente, troublé et silencieux, vers la mer, comme un reptile dont les écailles se sont recouvertes de boue en traversant un marais; c'est son soleil d'une splendeur d'étain calcinant les herbes de la Camargue; ce sont ses grands troupeaux de chevaux sauvages et de bœufs maigres, dont les têtes curieuses apparaissent au-dessus des roseaux du fleuve, et dont les mugissements et les hennissements de chaleur interrompent seuls les mornes silences de l'été. C'est ce pays qui a fait le poème: on peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poète; Mireille c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain en poésie dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette lagune est désormais impérissable! Un Homère champêtre a passé par là. Un pays est devenu un livre; ouvrons le livre, et suivez-moi.

V

Donc, il y a six jours que la poste du soir m'apporta un gros et fort volume intitulé *Mireïo*: c'est le nom provençal de Mireille. Ce livre était le tribut de souvenir que le poète découvert par Adolphe Dumas m'avait promis l'été dernier. J'ouvris nonchalamment le volume, je vis des vers. J'ai l'âme peu poétique en ce moment, je lutte dans une fièvre continuelle avec une catastrophe domestique qui, si elle s'achève, entraînera malheureusement bien d'autres que moi. Mon devoir consciencieux est de lutter à mort contre les iniquités, les humiliations, les calomnies, les avanies de toute nature dont la France me déshonore et me travestit en retour de quelques erreurs, peut-être mais d'un dévouement, corps, âme et fortune, qui ne lui a pas manqué dans ses jours de crise, à elle. Chaque soir je me couche en désirant que ce jour honteux soit le dernier, chaque matin je me réveille en me disant à moi-même; Reprends cœur, bois ton amertume, lutte encore, car, si tu faiblis un moment ou si tu quittes ta patrie en abandonnant à tes créanciers des terres que nul n'ose acheter, ta lâcheté perdra ceux que tu dois sauver, tu es leur otage, ne t'enfuis pas; sois le *Régulus* de leur salut. La France, qui te raille et qui t'outrage aujourd'hui, t'entendra peut-être demain. Encore un jour! Voilà mes jours.

VI

Je rejetai donc le volume sur la cheminée, et je me dis: Je n'ai pas le cœur aux vers: à un autre temps!

Cependant quand l'heure du sommeil ou de l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le volume sur la tablette de la cheminée, et je l'emportai sous le bras dans ma chambre. Je le jetai sur mon lit, j'allumai ma lampe, et, comme je n'arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lus. Cette nuit-là je ne dormis pas une minute.

Je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir. Je pourrais retourner le vers célèbre de Dante dans l'épisode de Françoise de Rimini, et dire, comme Francesca: A ce passage nous fermâmes le livre et nous ne lûmes pas plus avant! Moi j'en lus jusqu'à l'aurore, je relus encore le lendemain et les jours suivants; Et maintenant relisons, si vous voulez, une troisième fois ensemble, je vais feuilleter page à page ce divin poème épique du cœur de la Chloé moderne avec vous, vous jugerez si le charme qui m'a saisi à cette lecture vient de mon imagination ou du génie de ce jeune Provençal. Ecoutez!

Mais d'abord sachez que tout le récit est écrit, à peu près comme les chants du Tasse, en stances rimées de sept vers inégaux dans leur régularité. Ces stances sonnent mélodieusement à l'oreille comme les grelots d'argent aux pieds des danseuses de l'Orient. Les vers varient leurs hémistiches et leur repos pour laisser respirer le lecteur,

ils se relèvent aux derniers vers de la strophe pour remettre l'oreille en route et pour dire, comme le coursier de Job: Allons!

Ces vers sont mâles comme le latin, femelles comme l'italien transparents pour le français, comme des mots de famille qui se reconnaissent à travers quelque différence d'accent. Je pourrais vous les donner ici dans leur belle langue originale, mais j'aime mieux vous les traduire en m'aidant de la naïve traduction en pur français classique faite par le poète lui-même. Nul ne sait mieux ce qu'il a voulu dire, notre français à nous serait un miroir terne de son œuvre; le sien à lui est un miroir vivant. A nous deux, nous répondrons mieux aux nécessités des deux langues. Lisons donc: c'est moi qui parle, mais c'est lui qui chante. Ne vous étonnez pas de la simplicité antique et presque triviale du début: il chante pour le village, avec accompagnement de la flûte au lieu de la lyre. Arrière la trompette de l'épopée héroïque! C'est l'épopée des villageois, c'est la muse de la veillée qu'il invoque.

Je chante une fille de Provence dans les amours du jeune âge à travers de la Crau, vers le bord de la mer, dans les grands champs de blé... Bien que son front ne resplendît que de sa fraîcheur, bien qu'elle n'eût ni diadème d'or, ni mantelet de soie tissé à Damas, je veux qu'elle soit élevée en honneur comme une reine et célébrée avec amour par notre pauvre langue dédaignée: car ce n'est que pour vous que je chante, ô pâtres des collines de Provence, et pour vous autres habitants rustiques de nos mas. (Les mas sont les fermes isolées des plaines d'Arles et de la Crau).

L'invocation au Christ né parmi les pasteurs continue pendant trois strophes; le poète, dans une comparaison ingénieuse et simple, demande à Dieu d'atteindre au sommet de l'olivier la branche haute où gazouillent le mieux les chantres de l'air, la branche des oiseaux. Puis il décrit ainsi le lieu de la scène, description fidèle comme si elle était reflétée dans les eaux du Rhône qui coule sous la berge du pauvre vannier parmi les osiers.

Au bord du Rhône, entre les grands peupliers et les saules touffus de la rive, dans une pauvre cabane rongée par l'eau, un vannier demeurait avec son fils unique, ils s'en allaient après l'hiver, de ferme en ferme, raccommoder les corbeilles rompues et les paniers troués.

Le père et le fils, s'en allant ainsi de compagnie au printemps offrir leur service de mas en mas, voient venir un orage et s'entretiennent des granges les plus hospitalières où ils pourraient trouver sous les meules de paille un abri contre la pluie et la nuit. Père, dit Vincent, c'est le nom du fils, apprenti de son père, combien fait-on de charrues au mas des Micocoules, que je vois là-bas blanchir entre les mûriers? — Six, répond le père. Ah! c'est donc là, reprend l'adolescent, un des plus forts domaines de la Crau?

— Je le crois bien, continue le vannier ne vois-tu pas leur verger d'oliviers, entre lesquels serpentent des rubans de vignes traînantes et de pâles amandiers? Il y a, dit-on, autant d'avenues d'oliviers dans le domaine qu'il y a de jours dans l'année, et chacune de ces avenues compte autant de pieds d'arbres qu'il y a d'avenues.

— Par ma foi! dit le fils, que d'oliveuses qu'il faut avoir dans la saison pour cueillir tant

d'olives! — Ne t'inquiète pas, répond le vieux vannier, quand viendra la Toussaint, les filles des beaux villages de Provence qui se louent pour la vendange des oliviers, tout en chantant sur les branches, te rempliront jusqu'à la gorge les sacs et les linceux d'olives roses et amygdalines!

Et le vannier, qu'on appelait maître Ambroise, continuait de discourir avec son enfant, et le soleil, qui sombrait derrière les collines, teignait des plus belles couleurs les légères nuées; et les laboureurs, assis sur leurs bœufs accouplés par le joug et tenant leurs aiguillons la pointe en l'air, revenaient lentement pour souper; et la nuit sombrissait là-bas sur les marécages.

— Allons! allons! dit encore Vincent, déjà j'entrevois dans l'aire le faîte arrondi de la meule de paille. Nous voici à l'abri; c'est là que foisonnent les brebis. — Ah! dit le père, pour l'été elles ont le petit bois de pins, pour l'hiver, la plaine caillouteuse. Oh! oh! tout y est, dans ce domaine!

— Et toutes ces grandes touffes d'arbres qui font ombre sur les tuiles, et cette belle fontaine qui coule en un vivier, et ces nombreuses ruches d'abeilles que chaque automne dépouille de leur miel et de leur cire, et qui, au renouveau du mois de mai, suspendent cent essaims aux grands micocouliers!

— Et puis, en toute la terre, père, ce qui me paraît encore le plus beau, interrompit Vincent, c'est la fille du mas, celle qui, s'il vous en souvient, mon père, nous fit, l'été dernier, faire pour la maison deux corbeilles de cueilleur d'olives et remettre deux anses à son petit panier.

VII

Ils arrivent. La jeune fille venait de donner les feuilles de mûrier à ses vers à soie, et, sur le seuil de la grange, elle allait, à la rosée du soir, tordre un écheveau de fil. La fille Mireille et les étrangers se saluent dans les termes de cette simple et modeste familiarité, politesse du cœur de ceux qui n'ont pas de temps à perdre en vains discours. Ils demandent l'hospitalité, non du toit, mais des bords de la meule de paille, pour passer la nuit.

Et avec son fils, chante le poète, le vannier alla s'asseoir sur un rouleau de pierre qui sert à aplanir le sillon après le labour; et ils se mirent, sans plus de paroles, à tresser à eux deux une manne commencée, et à tordre et à entre-croiser vigoureusement les fils flexibles arrachés de leur faisceau dénoué de forts osiers.

Vincent touchait à ses seize ans. Le poète trace rapidement en traits proverbiaux du pays le portrait du beau villageois ambulant et son caractère. Pendant que le poète décrit, le soir tombe, les ouvriers rentrent des champs; la belle Mireille (la fille du mas) apporte, pour faire souper au frais les travailleurs, sur la table de pierre, la salade de légumes, et, du large plat chavirant sous le poids, chaque valet de la ferme tirait déjà à pleine cuillère de buis les fèves; et le vieillard et son fils continuaient à tresser l'osier à l'écart.

— Eh bien! voyons, leur dit un peu brusquement Ramon, le riche maître du domaine et

l'heureux père de Mireille, allons! laissez là la corbeille. Ne voyez-vous pas naître les étoiles? Mireille, apporte les écuelles. Allons! à table! car vous devez être las.

— Eh bien! allons! dit le vannier, et ils s'avancèrent vers un bout de la table de pierre et se coupèrent du pain. Mireille, leste et accorte, assaisonna pour eux un plat de féverolles avec l'huile des oliviers, et vint ensuite en courant l'avancer vers eux de sa belle main.

Le portrait de Mireille, tracé en courant par le poète, en cinq ou six traits empruntés à la nature rurale, rappelle la Sulamite, dans le cantique amoureux de Salomon.

Son visage à fleur de joues avait deux fossettes; sa poitrine, qui commençait à se soulever, était une pêche double et pas mûre encore. Gaie, folâtre et un peu sauvage, ah! si dans un verre d'eau vous aviez vu cette gentillesse, et cette grâce reflétées, d'un trait vous l'auriez bue!

Quelle expression neuve, naïve et passionnée qu'aucune langue n'avait encore ou trouvée ou osée!

Après le repas, les ouvriers et Mireille prient le vieux vannier de leur chanter un des chants célèbres dans la contrée, dont il charmait autrefois les veillées — Ah! répond-il de mon temps j'étais un chanteur, c'est vrai, mais les miroirs aujourd'hui sont brisés! Mireille insiste. — Belle enfant, lui dit-il, ma voix n'est plus qu'un épi égrené, mais pour vous complaire je chanterai. Après avoir vidé son verre plein de vin, le vannier chante.

VIII

Que chante-t-il? Un chant militaire, une campagne navale du héros de la Provence, le bailli de Suffren, dans l'Inde. La chanson est un véritable poème héroïque, écrit avec la poudre et le sang sur le pont d'un vaisseau démâté par le canon. C'est la patrie et la gloire au point de vue du peuple marin des côtes provençales: le poète n'embouche pas moins bien le clairon que la flûte. L'auditoire enthousiasmé oublie d'abreuver les six paires de bœufs dans la rigole d'eau courante. A la fin tout le monde se retire en répétant la cantate du vannier, autrefois matelot sur le vaisseau de Suffren. Mireille et Vincent, le fils du chanteur, restent seuls, attardés et jaseurs, sur le seuil de la maison. Leur conversation est une églogue de Provence, et non de Mantoue. Tout est original dans le poème, parce que tout est né de la nature dans le poète.

Ah! çà, Vincent, disait Mireille, quand tu as pris ta bourrée d'osier sur tes épaules pour aller çà et là raccommoier les corbeilles, en dois-tu voir, dans tes voyages, des vieux châteaux, des déserts sauvages, des villages, des fêtes, des pèlerinages! Nous, nous ne sortons jamais de notre pigeonier.

— C'est bien vrai, Mademoiselle, dit le jeune apprenti; mais la soif s'étanche aussi bien par l'agacement d'une groseille aux dents que par l'eau de toute la cruche; et si, pour trouver de l'ouvrage, il faut essuyer les injures du temps, tout de même le voyage a ses moments de plaisir, et l'ombre sur la route fait oublier le chaud.

Le récit que Vincent fait de ses voyages à la jeune fille est incomparable en grâce, en vérité, en nouveauté et cependant en poésie. Quelques notes mal étouffées d'amour qui

s'ignore commencent à tinter à son insu dans la voix de l'enfant. Nous regrettons de tronquer ce long et délicieux gazouillement de l'innocence et de l'amour; mais il faudrait tout copier: le poème à douze chants, nous n'avons qu'une heure.

Devant le mas des Micocoules, ainsi Vincent déployait tous les replis de sa mémoire; la rougeur montait à ses joues, et son œil noir jetait de douces lueurs dans la nuit. Ce qu'il disait des lèvres, il le gesticulait avec ses bras, et sa parole coulait abondante comme une ondée soudaine sur un regain du mois de mai.

Les grillons chantant dans les mottes de terre plus d'une fois se turent comme pour écouter, souvent les rossignols, souvent l'oiseau de nuit, dans le bois de pins, firent silence. Attentive et émue jusqu'au fond de son âme, Mireille, assise sur un fagot de feuilles coupées, n'aurait pas fermé les yeux jusqu'à la première aube du jour.

— Il me semble dit-elle en se retirant à pas lents vers sa mère, que, pour l'enfant d'un vannier, il parle merveilleusement bien! O mère! c'est un plaisir d'aller dormir l'hiver, mais à présent, pour dormir, la nuit est trop claire. Écoutons-le, écoutons encore; je passerais à l'entendre ainsi mes veillées et ma vie.

Et là finit le premier chant de Mireille. On sent que l'amour couve dans ces deux cœurs; on va le voir éclore au deuxième chant.

IX

Que ne puis-je vous le transcrire tout entier! Les fils poétiques sont si délicats et si indissolublement ajustés dans la trame qu'en enlever un c'est faire écheveler la trame entière; citons-en plutôt quelques passages au hasard, et par induction jugez de l'ensemble du chant.

LA CUEILLETTE DES OLIVES

Chantez, chantez, magnanarelles (filles qui cueillent les olives)! car la cueillette veut et inspire les chants Beaux sont les vers à soie quand ils s'endorment de leur troisième somme; les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu'un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

En défeuillant vos rameaux chantez, chantez, magnanarelles! Mireille est à la feuille un beau matin de mai, cette matinée-là, pour pendeloques, à ses oreilles, la folâtre avait pendu deux cerises... Vincent, cette matinée là, passa par là de nouveau.

A son bonnet écarlate, comme en ont les riverains des mers latines, il avait gentiment une plume de coq; et en foulant les sentiers il faisait fuir les couleuvres vagabondes, et des sonores tas de pierre avec son bâton il chassait les cailloux.

— O Vincent! lui cria Mireille du milieu des vertes allées, pourquoi passes-tu si vite? Vincent aussitôt se retourna vers la plantation, et sur un mûrier, perchée comme une gaie coquillade, il découvrit la fillette, et vers elle vola joyeux.

Eh bien! Mireille, vient-elle bien, la feuille? — Eh! peu à peu tout rameau se dépouille.

— Voulez-vous que je vous aide ? — Oui! Pendant qu'elle riait là haut en jetant de folâtres cris de joie, Vincent frappant du pied le trèfle, grimpa sur l'arbre comme un loir. Mireille il n'a que vous, le vieux maître Ramon?

Faites les branches basses; j'atteindrai les cimes, moi, allez! Et, de sa main légère, celle-ci travaillant la ramée: Cela garde d'ennui de travailler (avec) un peu de compagnie? Seule, il vous vient un nonchaloir! dit-elle. Moi de même; ce qui m'irrite, répondit le gars, c'est justement cela.

Quand nous sommes là-bas, dans notre hutte, ou nous n'entendons que le bruissement du Rhône impétueux qui mange les graviers, oh! parfois, quelles heures d'ennui! Pas autant l'été; car, d'habitude, nous faisons nos courses l'été, avec mon père, de métairie en métairie.

Mais quand le petit houx devient rouge (de baies), que les journées se font hivernales et longues les veillées, autour de la braise à demi éteinte, pendant qu'au loquet siffle ou miaule quelque lutin, sans lumière et sans grandes paroles, il faut attendre le sommeil, moi tout seul avec lui!...

La jeune fille lui dit vivement: — Mais ta mère, où demeure-t-elle donc? — Elle est morte!... Le garçon se tut un petit moment, puis reprit: Quand Vincenette était avec nous, et que, toute jeune, elle gardait encore la cabane, pour lors c'était un plaisir! — Mais quoi! Vincent. Tu as une sœur? — Elle est servante du côté de Beaucaire, répond-il. Elle n'est pas laide non plus, poursuit-il, ma sœur, mais combien êtes-vous plus belle encore! A ce mot Mireille laissa échapper la branche à moitié cueillie. Oh! dit-elle à Vincent...

Chantez, chantez, magnanarelles! Il est beau le feuillage des mûriers, beaux sont les vers à soie quand ils s'endorment de leur troisième sommeil! Les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend gaies et rieuses, telles qu'un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel dans les champs pierreux.

X

Ici Vincent, dans des stances timides et indirectes, compare la beauté de sa sœur à celle de Mireille, et, à chaque compliment qui l'étonne et la flatte, laissant de nouveau échapper la branche de l'olivier: Oh! voyez-vous ce Vincent! dit en rougissant Mireille.

Et cependant le jour grandissait, et le soleil que les jeunes filles avaient devancé faisait fumer les brumes du matin sur les herbes nues des Alpines. Oh! nous n'avons rien fait! Quelle honte! dit Mireille en regardant les mûriers encore touffus de feuilles. Cet enfant dit qu'il est monté pour m'aider, et tout son travail ensuite est de me faire rire.

— Eh bien! à qui cueillera plus vite, Mademoiselle. Nous allons le voir. Et vite, de deux mains passionnées, ardentes à l'ouvrage, ils tordent les branches, ils descendent les grands et petits rameaux. Plus de paroles, plus de repos (brebis qui bêle perd sa dentée d'herbe); le mûrier qui les porte est à l'instant dépouillé tout nu!

Ils reprirent cependant bientôt haleine. (Dieu que la jeunesse est une belle chose!) En foulant ensemble la feuille dans le même sac, une fois il arriva que les jolis doigts effilés de la jeune magnanarelle se rencontrèrent par hasard emmêlés avec les doigts brûlants, les doigts de Vincent.

Elle et lui tressaillirent, leurs joues se colorèrent de la fleur vermeille d'amour, et tous deux à la fois, d'un feu inconnu, sentirent l'étincelle ardente s'échapper; mais comme celle-ci avec effroi retirait sa main de la feuille, lui par le trouble encore tout ému:

— Qu'avez-vous? dit-il; une guêpe cachée vous aurait-elle piquée? — Je ne sais, répondit-elle à voix basse et en baissant le front. Et sans plus en dire chacun se met à cueillir de nouveau quelque brindille; pourtant avec des yeux malins en dessous, ils s'épiaient à qui rirait le premier...

Mais lisez tout entier le passage qui suit cette rencontre involontaire des deux mains dans les feuilles. Le voilà:

XI

Leur poitrine battait!... La feuille tomba, puis de nouveau, comme pluie, et puis, venu l'instant où ils la mettaient au sac, la main blanche et la main brune, soit à dessein ou par bonheur, toujours venaient l'une vers l'autre, même ment qu'au travail ils prenaient grande joie.

Chantez, chantez, magnanarelles, en défeuillant vos rameaux!... Vois! vois! tout à coup Mireille crie, Vois! — Qu'est-ce? Le doigt sur la bouche, vive comme une locustelle sur un cep, vis-à-vis de la branche où elle juche, elle indiquait du bras.. Un nid... Que nous allons voir!

— Attends!.. Et, retenant son souffle haletant, tel qu'un passereau le long des tuiles, Vincent, de branche en branche, a bondi vers le nid. Au fond d'un trou qui, naturellement, entre la dure écorce, s'était formé, par l'ouverture les petits se voyaient, déjà pourvus de plumes et remuant.

Mais Vincent, qui, à la branche tortue, vient de nouer ses jambes vigoureuses, suspendu d'une main, dans le tronc caverneux fouille de l'autre main. Un peu plus élevée, Mireille alors, la flamme aux joues: Qu'est-ce? demande-t-elle avec prudence. Des pimparrins! De belles mésanges bleues!

Mireille éclata de rire. Ecoute, dit-elle, ne l'as-tu jamais ouï dire? Lorsqu'on trouve à deux un nid au faîte d'un mûrier ou de tout autre pareil, l'année ne passe pas qu'ensemble la sainte Eglise ne vous unisse... Proverbe, dit mon père, est toujours véridique.

Oui, réplique Vincent; mais il faut ajouter que cet espoir ne peut se fondre si, avant d'être en cage, s'échappent les petits — Jésus, mon Dieu! prends garde! cria la jeune fille, et, sans retard, serre les avec soin, car cela nous regarde! Ma foi! répond ainsi le jeune homme.

Le meilleur endroit pour les serrer serait peut-être votre corsage... Tiens! oui, donne! c'est vrai!... Le garçon aussitôt plonge sa main dans la cavité de l'arbre; et sa main, qui retourne pleine, en tire quatre du creux. Bon Dieu! dit Mireille en tendant la main; oh! combien?...

— La gentille nichée! Tiens! tiens! pauvres petits, un bon baiser! Et, folle de plaisir, de mille doux baisers elle les dévore et les caresse. Puis avec amour doucement les coule sous son corsage qui enfle. — Tiens! tiens! tend la main derechef, cria Vincent.

— Oh! les jolis petits! Leurs têtes bleues ont de petits yeux fins comme des aiguilles! Et vite encore dans la blanche et lisse prison elle cache trois mésanges; et chaudement, dans le sein de la jeune fille, la petite couvée, qui se blottit, croit qu'on l'a remise au fond de son nid.

— Mais tout de bon, Vincent, y en a-t-il encore? — Oui! sainte Vierge! Vois! tout à l'heure je dirai que tu as la main fée! — Eh! bonne fille que vous êtes! les mésanges, quand vient la Saint Georges, elles font dix, douze œufs et même quatorze, maintes fois!... Mais tiens! tiens! tends la main, les derniers éclos! Et vous, beau creux, adieu!

XII

A peine le jeune homme se décroche, à peine celle-ci arrange les oiseaux bien délicatement dans son fichu fleuri... Aie! aie i! aie! d'une voix chatouilleuse fait soudain la pauvrete. Et, pudique, sur la poitrine elle se presse les deux mains. Aie! aie! aie! je vais mourir!

Ho! pleurait-elle, ils m'égratignent! Aie! m'égratignent et me piquent! Cours vite, Vincent, vite!... C'est que, depuis un moment, vous le dirai-je? dans la cachette grand et vif était l'émoi. Depuis un moment, dans la bande ailée avaient, les derniers éclos, mis le bouleversement.

Et, dans l'étroit vallon, la folâtre multitude, qui ne peut librement se caser, se démenant des griffes et des ailes, faisait dans les ondulations, culbutes sans pareilles; faisait, le long des talus, mille belles roulades.

Aie! aie! viens les recevoir! vole! lui soupirait-elle. Et, comme le pampre que le vent fait frissonner, comme une génisse qui se sent piquée par les frelons, ainsi gémit, bondit et se ploie l'adolescente des Micocoules... Lui portant a volé vers elle... Chantez en défeuillant:

En défeuillant vos rameaux, chantez, magnanelles! Sur le branche où Mireille pleure, lui pourtant a volé. Vous le craignez donc bien le chatouillement? Lui dit-il de sa bouche amie. Eh! comme moi, dans les orties, si, un pieds, maintes fois il vous fallait vaguer!

Comment feriez-vous? Et, pour déposer les oisillons qu'elle a dans son corsage, il lui offre en riant son bonnet de marin. Déjà Mireille, sous l'étoffe que la nichée rendait bouffante, envoie la main, et dans la coiffe déjà, une à une, rapporte les mésanges.

Déjà, le front baissé, pauvrete! et détournée un peu de côté, déjà le sourire se mêlait à ses larmes, semblablement à la rosée qui, le matin, des liserons mouille les clochettes lourdes, et roule en perles, et s'évapore aux premières clartés...

Et sous eux voilà que la branche tout à coup éclate et se rompt!... Au cou du vannier la jeune fille effrayée, avec un cri perçant, se précipite et enlace ses bras; et du grand arbre qui se déchire, en une rapide virevolte, ils tombent, serrés comme deux jumeaux sur la souple ivraie...

Frais zéphirs (vent), large et (vent) grec, qui des bois remuez le dais, sur le jeune couple que votre murmure un petit moment mollisse et se taise! Folles brises, respirez doucement! Donnez le temps que l'on rêve, le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur!

Toi qui gazouilles dans ton lit, va lentement, va lentement, petit ruisseau parmi tes galets sonores; ne fais pas tant de bruit, car leurs deux âmes sont dans le même rayon de feu, parties comme une ruche qui essaime... laissez-les se perdre dans les airs pleins d'étoiles!

Mais elle, au bout d'un instant, se délivra du danger. Moins pâles sont les fleurs du cognassier. Puis ils s'assirent sur le talus, l'un près de l'autre se mirent, un petit moment se regardèrent, et voici comment parla le jeune homme aux paniers.

XIII

Vous êtes-vous point fait de mal, Mireille!... O honte de l'allée! arbre du diable! arbre funeste qu'on a planté un vendredi: que le marasme s'empare de toi! que l'artison te dévore, et que ton maître te prenne en horreur! — Mais elle, avec un tremblement qu'elle ne peut arrêter:

Je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal, nenni! Mais, telle qu'un enfant dans ses langes qui parfois pleure et ne sait pourquoi j'ai quelque chose, dit-elle, qui me tourmente; cela m'ôte le voir et l'ouïr; mon cœur en bout, mon front en rêve, et le sang de mon corps ne peut rester calme.

Peut-être, dit le vannier, est-ce la peur que votre mère ne vous gronde pour avoir mis trop de temps à la feuille? Comme moi, quand je m'en venais à l'heure indue, déchire, barbouillé comme un Maure pour être allé chercher des mûres. — Oh! non, dit Mireille; autre peine me tient.

Mireille, enfin, après un naïf interrogatoire, finit par avouer à Vincent qu'elle l'aime! Oh! dit l'humble enfant du vannier, ne vous jouez pas ainsi de moi, Mademoiselle! Vous la reine des Micocoules! moi le fils vagabond du vannier!

L'aveu n'est pas moins involontaire et pas moins franc sur les deux bouches. Eh bien! je le dirai une fois aussi, Mireille, je t'aime!

Je t'aime tellement que si tu disais: Je veux une étoile, il n'est ni traversée de mers, ni forêts, ni torrents en fureur, ni bourreau, ni feu, ni fer qui m'arrêtent. Au sommet des pics des montagnes, là où la terre touche le ciel, j'irais la cueillir, et dimanche tu l'aurais pendue à ton cou.

Mais, ô la plus belle de toutes! plus j'y pense, plus hélas!

je sens que je me fais illusion. J'ai vu une fois un figuier dans mon chemin, cramponné à la roche nue, contre la grotte de Vaucluse, si maigre, hélas! qu'à peine aux lézards gris il donnait autant d'ombre qu'une touffe de jasmin. Jusqu'à ses racines une seule fois par an vient clapoter l'onde d'une source voisine, et l'arbuste avide se penche pour boire autant qu'il peut au flot abondant qui monte à ses pieds pour le désaltérer. Cela lui suffit toute une année pour vivre. Cela s'applique à moi, ô Mireille! aussi juste que la pierre à la bague!

Car je suis le figuier, Mireille, toi la fontaine!...

...L'entretien s'attendrit entre les deux enfants, au moment où il va s'exalter jusqu'au délire, on entend la voix grondeuse d'une vieille femme. Les vers à soie, à midi, n'auront donc point de feuilles à manger? dit-elle.

Au sommet touffu d'un pin tout retentissant d'un joyeux tumulte d'oiseaux, une volée de passereaux qui s'abat remplit quelque fois l'air d'un gai ramage à l'heure où fraîchit le soir; mais si tout à coup d'un glaneur qui les guette la pierre lancée tombe sur la cime de l'arbre, de toute part, effarouchés dans leurs ébats, la volée s'enfuit dans le bois.

Ainsi, troublé dans son bonheur, le couple innocent s'enfuit dans la lande elle vers la maison, son faisceau de feuilles sur la tête, lui immobile, la regardant de loin courir dans le blé.

Et ainsi finit ce second chant, une des plus suaves idylles à laquelle on ne peut rien comparer que les gémissements les plus chastes du Cantique des Cantiques. Il y respire une pureté d'images, une verve de bonheur, une jeunesse de cœur et de génie qui ne peuvent avoir été écrites que par un poète de vingt ans. La terre y tourne sous les pas, le cœur y bondit dans la poitrine comme dans une ronde de villageois sous les mûriers de la Crau ou sous les châtaigniers de Sicile.

O poésie d'un vrai poète! tu es le rajeunissement éternel des imaginations, la Jouvence du cœur.

XIV

Le troisième chant s'ouvre par une description à la fois biblique, homérique, et virgilienne d'une assemblée de matrones arlésiennes dans une magnanerie, occupées, tout en jasant, à faire monter les vers à soie réveillés sur les brindilles des mûriers pour y filer leurs berceaux transparents.

Mireille va et vient dans la foule, semblable à la jeune âme de la maison et de la saison. Elle rougit de quelques propos de jeunes filles, ses compagnes, qui parlent de leurs fiancés sans se douter qu'elle a choisi le sien, elle va cacher sa rougeur subite à la cave sous prétexte d'aller chercher la fiasque de vin des Micocoules. Les jeunes filles, animées par la goutte de vin, jasant comme des colombes roucoulent une, entre autres, en supposant par badinage qu'elle a épousé un fils de roi de la contrée, fait, en contemplant son pays du haut de sa tour, une géographie splendide de la belle Provence.

Ecoutez:

Je verrais, disait-elle, mon gai royaume de Provence, tel qu'un clos d'orangers, devant moi s'épanouir, avec sa mer bleue mollement étendue sous ses collines et ses plaines, et les grandes barques pavoisées cinglant à pleine voile au pied du château d'If.

Et le mont Ventoux que laboure la foudre, le Ventoux, qui, vénérable, élève sur les montagnes blotties au-dessous de lui sa blanche tête jusqu'aux astres, tel qu'un grand et vieux chef de pasteurs qui, entre les hêtres et les pins sauvages, accoté de son bâton, contemple son troupeau.

Et le Rhône, où tant de cités, pour boire, viennent à la file, en riant et chantant, plonger leurs lèvres tout le long, le Rhône, si fier dans ses bords, et qui, dès qu'il arrive à Avignon, consent pourtant à s'infléchir pour venir saluer Notre-Dame des Doms.

Et la Durance, cette chèvre ardente à la course, farouche, vorace qui ronge en passant et cades et argousiers; la Durance, cette fille sémillante qui vient du puits avec sa cruche, et qui répand son onde en jouant avec les gars qu'elle trouve par la route, etc... .

XV

L'une des compagnes de Mireille découvre que la jeune fille des Micocoules a causé en secret avec Vincent, l'enfant aux pieds nus; on raille Mireille. Une matrone prend sa défense et raconte, pour les faire taire, aux médisantes une légende provençale qui fait rentrer la raillerie dans leurs bouches. Lisez cela.

Il était un vieux pâtre, dit-elle; il avait passé toute sa vie seul et sauvage dans l'âpre Lubéron, gardant son troupeau. Enfin sentant son corps de fer ployer vers le cimetière, il voulut, comme c'était son devoir, se confesser à l'ermite de Saint Euchèr.

Il avait tout oublié dans son isolement, depuis ses premières Pâques jusqu'à ses prières. De sa cabane il monta donc à l'ermitage, et, devant l'ermite, il s'agenouilla, courbant le front à terre.

De quoi vous accusez-vous, mon frère? dit le chapelain.

Hélas! répondit le vieillard, voici ce dont je m'accuse: Une fois, dans mon troupeau, une bergeronnette, qui est un oiseau ami des bergers voletait.. Par malheur je tuai avec un caillou la pauvre hochequeue!

S'il ne le fait à dessein cet homme doit être idiot, pensa l'ermite... Et aussitôt, brisant la confession: Allez suspendre à cette perche lui dit-il en étudiant son visage, votre manteau, car je vais maintenant mon frère, vous donner la sainte absolution.

La perche que le prêtre, afin de l'éprouver, lui montrait, était un rayon de soleil qui tombait obliquement dans la chapelle. De son manteau le bon vieux pâtre se décharge, et, crédule, en l'air le jette... Et le manteau resta suspendu au rayon éclatant.

Homme de Dieu! s'écria l'ermite... Et aussitôt de se précipiter aux genoux du saint pâtre, en pleurant à chaudes larmes. Moi! se peut-il que je vous absolve? Ah! que l'eau pleuve de mes yeux! et sur moi que notre main s'étende, car c'est vous qui êtes un grand saint, et moi le pécheur.

Et cela vous fait voir, jeune langue, qu'il ne faut jamais se moquer de l'habit. Comme un grain de raisin (je l'ai vu), notre jeune maîtresse est devenue vermeille dès que le nom de Vincent a été prononcé. Voyons, belle enfant, là est quelque mystère. — Je veux, dit Mireille, me cacher en un couvent de nonnes, à la fleur de mes ans plutôt que de me laisser unir à un époux. On rit, on se moque de son serment. Cela amène la belle Nore à chanter la ballade provençale de *Magali*.

Et telles, comme, quand une cigale grince dans un sillon son chant d'été, toutes les autres cigales en chœur reprennent son même chant, telles les jeunes filles en chœur répétaient toutes ensemble le refrain de la ballade de Nore

Voici la ballade.

XVI

O Magali, ma tant aimée, mets la tête à la fenêtre; écoute un peu cette sérénade de violon et de tambourin! Le ciel est là-haut, plein d'étoiles; le vent tombe, mais les étoiles en te voyant pâliront.

— Pas plus que du murmure des branches de ton aubade, je me soucie. Mais je m'en vais dans la mer blonde me faire anguille de rocher.

O Magali, si tu te fais le poisson de l'onde, moi, pêcheur je me ferai; je te pêcherai.

— O! mais si tu te fais pêcheur, quand tu jetteras tes filets je me ferai l'oiseau qui vole, je m'envolerai dans les landes.

O Magali, si tu te fais l'oiseau de l'air, je me ferai, moi, le chasseur; je te chasserai.

— Aux perdreaux, aux becs-fins, si tu viens tendre tes lacets, je me ferai, moi, l'herbe fleurie, et me cacherai dans les prés vastes.

O Magali, si tu te fais la marguerite, je me ferai, moi, l'eau limpide je t'arroserai.

— Si tu te fais l'onde limpide, je me ferai, moi, le grand nuage, et promptement m'en irai ainsi en Amérique, là-bas, bien loin!

O Magali, si tu t'en vas aux lointaines Indes, je me ferai, moi le vent de mer, je te porterai.

— Si tu te fais le vent marin, je fuirai d'un autre côté; je me ferai l'ardeur du grand soleil qui fond la glace.

O Magali, si tu te fais l'ardeur du soleil, je me ferai moi, le vert lézard, et te boirai.

— Si tu te fais la salamandre qui se cache sous le hallier, je serai, moi, la lune pleine,

qui éclaire les sorciers la nuit.

— O Magali, si tu te fais lune sereine, je me ferai, moi, belle brume; je t’envelopperai.

— Mais si la belle brume m’enveloppe, pour cela tu ne me tiendras pas; moi, belle rose virginale, je m’épanouirai dans le buisson .

O Magali, si tu te fais la rose belle, je me ferai, moi, le papillon; je m’enivrerai de toi.

— Va, poursuivant, cours, cours! jamais, jamais tu ne m’atteindras. Moi, de l’écorce d’un grand chêne je me vêtirai dans la forêt sombre .

O Magali, si tu te fais l’artre des mornes je me ferai, moi, la touffe de lierre, je t’embrasserai.

— Si tu veux me prendre à bras le corps tu ne saisis pas qu’un vieux chêne... je me ferai blanche nonnette du monastère du grand saint Blaise .

O Magali, si tu te fais nonnette blanche, moi, prêtre, je te confesserai et je t’entendrai .

Là les femmes tressaillirent, les cocons roux tombèrent des mains, et elles criaient à Nore: Oh! dis ensuite ce que fit, étant nonnain, Magali, qui déjà, pauvre, s’est faite chêne et fleur aussi, lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson .

— De la chanson, reprit Nore, je vais vous chanter ce qui reste. Nous en étions, s’il m’en souvient, à l’endroit où elle dit que dans le cloître elle va se jeter, et où l’ardent chasseur répond qu’il y entrera comme confesseur.. Mais de nouveau voyez l’obstacle qu’elle oppose.

— Si du couvent tu passes les portes, tu trouveras toutes les nonnes autour de moi errantes, car en suaire tu me verras.

O Magali, si tu te fais la pauvre morte, adoncques je me ferai la terre; là je t’aurai.

Maintenant je commence enfin à croire que tu ne me parles pas en riant. Voilà mon anneau de verre pour souvenir, beau jeune homme.

O Magali, tu me fais du bien!... Mais, dès qu’elles t’ont vue, ô Magali, vois les étoiles, comme elles ont pâli!

XVII

Nore se tait, nul ne disait mot. Tellement bien Nore chantait que les autres, en même temps, d’un penchement de front l’accompagnaient, sympathiques, comme les touffes

de souchet qui, pendantes et dociles, se laissent aller ensemble au courant d'une fontaine.

Et vous, lecteur, que dites-vous de ce chant de Nore? Y a-t-il dans les ballades de Schiller ou de Goethe une parabole d'amour comparable par sa candeur et sa gaieté tendre à cette parabole villageoise du berger et du poète de Maillane? Cette ballade finit le troisième chant; elle vous laisse dans le cœur et dans l'oreille un écho de musette prolongé à travers les myrtes de la Calabre. Et vous êtes tout surpris, avec le sourire sur les lèvres, de trouver une larme sur votre main. Chantons-nous ainsi dans nos villes?

XVIII

Les demandes de la main de Mireille à son père par ses prétendants emplissent le quatrième chant. C'est la situation de Pénélope transportée du palais au village, c'est Ithaque au mas des Micocoules. Mais, si la situation est analogue, les détails sont tous originaux; la nature forme des ressemblances, jamais de copies.

Quand vient la saison, dit le poète, où les violettes éclosent par touffes dans les vertes pelouses, les couples amoureux ne manquent, pas pour aller les cueillir à l'ombre; quand vient le temps où la mer agitée apaise sa fière poitrine et respire lentement de toutes ses mamelles, les prames et les barques ne manquent pas pour aller sur l'aile des rames s'éparpiller sur la mer tranquille, quand vient le temps où l'essaim des jeunes vierges fleurit parmi les femmes, les poursuivants ne manquent ni dans la Crau, ni dans les manoirs des châtelains, ni au mas des Micocoules. Il en vint trois; un gardien de cavales, un pasteur de génisses, un berger de brebis, tous les trois jeunes et beaux.

Le cortège d'ânes, de boucs, de béliers, de chèvres, de chevrettes et de petits chevreaux, descendant des montagnes du Dauphiné dans la Crau aux sons des clochettes appendues au cou des béliers conducteurs et suivi du pâtre enveloppée de son lourd manteau, est une de ces scènes calquées sur les flancs des montagnes, aux rayons d'un soleil d'automne. Le pasteur, environné de ses chiens blancs et énormes, passe avec orgueil cette revue de ses richesses au défilé des monts dans la plaine.

Alari, ce riche possesseur des troupeaux ambulants, aborde Mireille sur le seuil du mas, sous prétexte de lui demander le chemin, mais, en réalité, pour sonder son cœur. Il lui fait présent d'une coupe taillée dans le buis, ciselée de ses mains pendant de longs loisirs solitaires du pâturage. Le bouclier d'Achille, dans l'Iliade, n'est pas mieux décrit que cette coupe avec ses bas reliefs sculptés au couteau. Mireille admire, raille, refuse, et s'enfuit.

XIX

Un gardien des cavales de la Crau, présomptueux et superbe, est refusé de même. Pourtant les mille cavales sauvages qu'il possède sont peintes par le poète avec des

couleurs de Salvador Rosa. Elles flairent le vent et se souviennent, après dix ans d'esclavage, de l'exhalation salée et enivrante de la mer, échappées sans doute de l'attelage de Neptune, leur premier ancêtre, semblent encore teintes d'écume, et quand la mer souffle et s'assombrit, quand les vaisseaux rompent leurs câbles, les étalons de la Camargue hennissent de joie; ils font claquer; comme une mèche de fouet, leur longue queue traînante; ils creusent le sol avec leur sabot, ils sentent pénétrer dans leur chair le trident du dieu terrible qui fait bondir les flots.

Le maître de ces escadrons de cavales demande Mireille à son père Ramon l'agrée, fait venir Mireille; mais Mireille demande du temps pleure et se sauve. Père, dit le cavalier, il suffit, je retire ma demande, car un gardien des cavales de la Camargue connaît la piquêre du cousin! Il a deviné que le cœur de l'enfant n'est plus à elle. Triste et résigné, il reprend au repas le sentier pierreux du désert.

XX

Un troisième, féroce gardeur de taureaux et de vaches, arrive avec la confiance de sa richesse et la dureté de son métier.

Combien de fois, dit le poète, n'avait-il pas, dans les *ferrades* (jour de l'année où l'on marque les animaux sauvages dans la Camargue), combien de fois n'avait-il pas renversé à terre ses taureaux par leurs cornes? Combien de fois, rude sevrer des veaux, ne les avait-il pas sevrés, et sur le dos de la mère irritée rompu des brassées de gourdins, jusqu'à ce qu'elle fuie la grêle des coups, hurlant et retournant la tête vers son nourrisson entre les jeunes pins?

Où avez-vous vu dans les épopées pastorales, depuis les tentes de Jacob, de pareilles images?

Un magnifique combat de taureaux dans la plaine d'Arles diversifie le poème. Le toucheur de bœufs triomphe, mais, jeté en l'air par les cornes de l'animal, il reste marqué d'une cicatrice au front. Les couronnes qu'il a reçues des filles d'Arles lui donnent la certitude d'honorer Mireille en la demandant pour épouse.

Monté sur la jument blanche, il vient, plein de confiance, au mas des Micocoules; il rencontre Mireille lavant, comme Nausicaa à la fontaine. Dieu! qu'elle était belle, trempant dans l'argent de l'écoulement de la source ses pieds au gué!

Le dialogue entre le fier toucheur de bœufs et la jeune laveuse est à lui seul une idylle accomplie; combien nous regrettons de ne pas le reproduire en entier! Enfin l'amoureux propose à Mireille de le suivre au pays de la Camargue, où l'on entend la mer à travers les rameaux sonores des pins.

Ils sont trop loin, vos pins, répond-elle. — Prêtres et filles, réplique le bouvier, ne peuvent savoir jamais la patrie où ils iront manger leur pain un jour. Il me suffit de le manger avec celui que j'aime. Je ne demande rien de plus pour me sevrer de mon nid. — Belle, alors, dit le bouvier, donnez-moi votre amour.

Je vous le donnerai, jeune homme, réplique Mireille; mais, avant, ces orties porteront des grappes de raisins vermeils, votre bâton à trident de fer fleurira, ces collines de

rocher s'amolliront comme de la cire, et l'on ira par mer au village des Beaux sur la roche au milieu des terres!

XXI

Humilié et irrité de ce refus, le bouvier remonte sur sa jument blanche et s'éloigne en ruminant sa vengeance.

Il rencontre malheureusement le pauvre fils du vannier, Vincent. Droit comme un roseau de la Durance, Vincent cheminait seul vers le mas des Micocoules, son visage éblouissait de bonheur, de paix et d'amour, en rêvant aux douces paroles que Mireille lui avait dites un matin parmi les mûriers. La brise molle de la mer lointaine s'engouffrait dans sa chemise enflée sur sa poitrine; il marchait dans les galets pieds nus, léger et gai comme un lézard.

Il venait aussi de temps en temps aux Micocoules, faisait, en imitant le chant d'un oiseau, le signal de son arrivée à son amante. Le récit de leurs douces entrevues et de leurs chastes entretiens à travers le buisson, au clair de la lune, dépasse en naïveté et en fraîcheur tout ce que vous avez lu de Daphnis et de Chloé auprès de la fontaine. Longus est licencieux Mistral est virginal dans son amour. Du paganisme au christianisme se mesure la distance entre les deux poèmes.

XXII

Le toucheur de bœufs soupçonne Vincent d'être la cause cachée de Paffront de Mireille; il insulte grossièrement le beau vannier. Le combat remplit le cinquième chant. Vincent est laissé inanimé sur le sol. La vengeance divine, sous la forme d'une croyance populaire du pays, s'attache au meurtrier: il se noie dans le Rhône en traversant le fleuve avec son cheval pour repasser dans la Camargue. Les ballades allemandes n'ont rien de plus fantastique et de plus lugubre que ce passage du Rhône pendant une nuit d'orage. Ce sont des stances de Lenora. Ce poète du Midi a, quand il veut, les cordes surnaturelles et frissonnantes du Nord.

Au sixième chant, Vincent inanimé est rencontré par trois garçons de ferme, qui le portent au mas des Micocoules.

Oh! quel spectacle! Abandonné dans le désert des champs avec les étoiles pour compagnes, là le pauvre adolescent avait passé la nuit, et l'aube humide et claire, en frappant sur ses paupières, lui avait rouvert les yeux et ranimé la vie dans ses veines froides.

Ici le poète, pour peindre le déchirement de cœur de Mireille à l'aspect de son amoureux baigné de sang, invoque toute la pléiade fraternelle des Provençaux vivants, Roumanille le premier, Aubanel, Anselme, et toi, Ravan, qui confonds ton humble chanson avec celle des grillons bruns qui examinent ton boyau quand il fend la glèbe, et toi aussi, Adolphe Dumas, qui trempe ta noble lyre dans l'écume de notre Durance débordée!

Les chants d'Herminie et de Clorinde, dans la Jérusalem délivrée, n'ont pas de scènes plus pathétiques que ce retour du pauvre vannier entre les bras de sa fiancée en larmes. Par respect pour le père de Mireille et pour la réputation de la jeune fille, Vincent ne veut pas avouer la cause de sa blessure; il l'attribue à un coup de son outil à lame acérée, qui, en coupant un fagot d'osier, est venue percer la poitrine. Mireille elle-même ne soupçonne pas le pieux mensonge

Ici la scène amoureuse devient une scène des traditions superstitieuses du peuple de Provence. On porte l'infortuné vannier à la grotte des Fées, dans le vallon d'enfer, pour qu'il soit guéri par les sorcières. Les poètes du pays s'extasient, selon nous, outre mesure sur ces légendes superstitieuses de Provence et sur les sorcelleries de la grotte des Fées. Quant à nous, nous déchirerions: ce chant tout entier sans rien regretter dans le poème. Les vers sont beaux et pittoresques, mais toutes ces fantasmagories sont refroidissantes pour le sentiment fussent-elles dans Shakspeare ou dans Goethe: les fantômes n'ont pas de cœur. Mistral gagnerait à les supprimer. Il n'y a pas de sortilège qui vaille une touchante réalité.

XXIII

Au septième chant Vincent est guéri; il travaille tout pensif à côté de son vieux père, sur la porte de leur cabane, au bord du Rhône. Il avouait son amour timide au vieillard, qui refusait de croire à tant d'audace: Pendant que le vent de mer, courbeur puissant des peupliers, hurlait sur leurs têtes au-dessus de la voix du jeune homme;

Le Rhône, irrité par le vent, faisait, comme un troupeau de vaches courir ses vagues troublées à la mer; mais ici, entre les cépées d'osier qui faisaient abri et ombrage, une mare d'eau azurée, loin des ondes, mollement venait s'alentir.

Des bièvres, le long de la grève, rongeaient de la saulaie l'écorce amère; là-bas, à travers le cristal du calme continu, vous apercevez les brunes loutres, errantes dans les profondeurs bleues, à la pêche des beaux poissons argentés.

Au long balancement du vent berceur, le long de cette rive, les pendulines avaient suspendu leurs nids, et leurs petits nids blancs tissés comme une molle robe, avec l'ouate qu'aux peupliers blancs l'oiseau lorsqu'ils sont en fleur, dérobe, s'agitaient aux rameaux d'aune et aux roseaux.

Rousse comme une tortillade, une alerte jeune fille d'un large filet étendait les plis, trempés d'eau, sur un figuier. Les animaux de la rivière et les pendulines des oseraies n'avaient pas plus peur d'elle que des joncs tremblants.

C'était Vincenette, sœur de Vincent, qui, cette jeune fille, revenait du pays d'Arles à la hutte de son père.

Pauvrette! c'était la fille de maître Ambroise, Vincenette. Ses oreilles, personne encore ne les lui avait percées; elle avait des yeux bleus comme des prunes de buisson et le sein à peine enflé; épineuse fleur de câpre que le Rhône amoureux aimait à éclabousser.

Avec sa barbe blanche et rude qui lui tombait jusqu'aux hanches, maître Ambroise à son fils répondit: Ecervelé, assurément tu dois l'être, car tu n'es plus maître de ta bouche! — Pour que l'âne se délicote, père, il faut que le pré soit rudement beau!

Mais à quoi bon tant de paroles? Vous savez comme elle est! Si elle était à Arles, les filles de son âge se cacheraient en pleurant, car après elle on a brisé le moule!... Que répondrez-vous à votre fils quand vous saurez qu'elle m'a dit: *Je te veux!*

— Richesses et pauvreté, insensé, te répondront.

Le père, supplié d'aller demander Mireille à sa famille, combat cette pensée comme un ridicule orgueil. Les cinq doigts de la main, dit-il, mon enfant, ne sont pas tous égaux. Le maître t'a fait lézard gris; tiens-toi à ta place dans ta crevasse nue, bois ton rayon de soleil et rends grâce!

XXIV

Rien n'y fait. Vincent insiste tellement que le père part pour aller sonder le cœur du père de Mireille. Il arrive un beau soir de moisson au domaine des Micocoules. Il y a ici un demi-chant descriptif de la moisson, cette bénédiction de l'homme des champs, cette fructification de la terre par la charrue, qu'il faudrait copier en lettres d'or comme un catéchisme des chaumières. Nous renonçons à l'abréger; chaque trait contribue au tableau; c'est un tissu d'images dont on ne peut arracher un brin sans dégrader l'œuvre.

Et les six mules, belles et luisantes, suivaient, sans détourner ni s'arrêter, le sillon; elles semblaient, en tirant, comprendre elles mêmes pourquoi il faut labourer la terre sans marcher trop lentement et sans courir, vers le sol baissant le museau, patientes, attentives à l'ouvrage, et le cou tendu comme un arc!

Ce demi-chant est rempli de stances semblables sur tous les phénomènes de la culture, de la lune, des saisons; ce sont les Géorgiques de la France méridionale, mais les Géorgiques animées par la joie de l'amour et de la récolte, les Géorgiques passionnées au lieu des Géorgiques purement descriptives du Virgile de Mantoue. O Delille, ô Saint-Lambert, ô Roucher! qu'êtes-vous devant les stances de ce septième chant de Mireille?

Raymond refuse sa fille au vannier, à table, dans une scène de caractère digne de la plus haute comédie; scène où le pathétique se mêle au comique dans un entretien qu'avouerait Molière. L'insolence de l'aristocratie descend du palais à la chaumière, comme une passion inhérente au cœur humain, dont la forme change, mais dont le fond est immuable. Nul homme ne veut descendre, et tout homme veut monter: c'est la nature; les institutions n'y font rien, l'Américain, qui ne reconnaît pas la noblesse du sang, adore la vile noblesse de l'or et s'insurge contre l'égalité de la couleur, sa philosophie ne s'étend pas du blanc au noir. Le riche laboureur, dans Mireille, ne descend pas jusqu'au pauvre raccommodeur de corbeilles, le père de Vincent est rudement congédié.

Mireille, qui entend tout, dit à son père, Vous me tuerez donc car c'est moi qui l'aime! Eh bien! vas-y, répond l'impitoyable père à sa fille; vas-y, avec ton mendiant, courir les champs. Tu t'appartiens, pars! Bohémienne errante; sur trois cailloux, avec la Chienne (nom d'une bohémienne de la contrée), va cuire ta gamelle sous la voûte d'un pont! Souviens-toi de ma parole: tu ne le verras plus, ton vilain amoureux.

Le vannier se venge à ces insultes en termes d'une dignité modeste, mais virile; il

rappelle ses campagnes en mer et sa probité intacte. Le laboureur lui répond qu'il a servi aussi sa patrie dans les camps, et qu'il a conquis après sa richesse à force de travail au soleil et à la pluie, car la terre est telle, dit-il, qu'un arbre d'avelines (le noisetier): A qui ne la frappe pas à grands coups elle ne donne rien! Dans ma richesse on compterait les gouttes de sueur qui ont coulé de mes membres! Garde ton chien, je garde mon cygne! A ces mots le vannier reprit son sac et son bâton derrière la porte. Irus, dans Homère, n'est pas un mendiant plus noble ni plus touchant qu'Ambroise. Le cœur de Mireille rugit dans son sein.

XXV

Qui tiendra la forte lionne quand, de retour à son antre, elle n'y retrouve plus son lionceau? Soudain, hurlante, légère et efflanquée elle court sur les montagnes d'Afrique; elle court pendant qu'un chasseur maure lui emporte son petit à travers les broussailles épineuses.

Qui vous tiendra filles amoureuses? Dans sa chambrette sombre, oh la lune qui brille allonge sur le plancher son rayon, Mireille est dans son lit, couchée, qui pleure toute la nuitée avec son front dans ses mains jointes. Notre Dame d'amour, dites-moi ce que je dois faire!

O sort cruel qui m'accables d'ennuis! O père dur, qui me foules aux pieds, si tu voyais de mon cœur le déchirement et le trouble, tu aurais pitié de ton enfant! Moi, que tu nommes ta mignonne, tu me courbes aujourd'hui sous le joug comme si j'étais un poulain qu'on peut dresser au labour!

Ah! que la mer ne déborde-t-elle, et dans la Crau que ne lâche-t-elle ses vagues! Joyeuse je verrais s'engloutir ce bien au soleil, seule cause de mes larmes! Ou pourquoi, d'une pauvre femme, pourquoi ne suis-je pas née moi-même, dans quelque trou de serpent! Alors, alors, peut-être..

Si un pauvre garçon me plaisait, si Vincent demandant (ma main), vite, vite on me marierait!.. O mon beau Vincent! pourvu qu'avec toi je pusse vivre et t'embraser comme fait le lierre, dans les ornières j'irais boire. Le manger de ma faim serait tes doux baisers!

Et pendant qu'ainsi dans sa couchette la belle enfant se désole, le sein brûlant de fièvre et frémissant d'amour, des premiers temps de ses amours pendant qu'elle repasse les charmantes heures et les moments si clairs, lui revient tout à coup un conseil de Vincent.

Oui, s'écrie-t-elle un jour que tu vins au mas, c'est bien toi qui me dis: Si jamais un chien encagé, un lézard, un loup ou un serpent énorme, ou toute autre bête errante, vous fait sentir sa dent aiguë, si le malheur vous abat, courez, courez aux Saintes; vous aurez tôt du soulagement.

Aujourd'hui le malheur m'abat; partons! Nous en reviendrons contente. Cela dit, elle saute, légère, de son petit drap blanc; elle ouvre, avec la clef luisante, la garde-robe qui recouvre son trousseau, meuble superbe de noyer, tout fleuri sous le

ciselet.

Ses petits trésors de jeune fille étaient là: sa couronne de la première fois qu'elle fût son bon jour (sa communion); un brin de lavande flétrie, un petit cierge usé, presque entier, et béni pour dissiper les foudres dans le sombre éloignement.

Elle, avec un lacet blanc, d'abord se noue autour des hanches un rouge cotillon, qu'elle-même a piqué d'une fine broderie carrelée, petit chef-d'œuvre de couture; sur celui-là, d'un autre bien plus beau lestement elle s'attife encore.

Puis dans une casaque noire elle presse légèrement sa petite taille qu'une épingle d'or suffit à resserrer; par tresses longues et brunes ses cheveux pendent et revêtent comme d'un manteau ses deux épaules blanches; mais elle en saisit les boucles éparses.

Vite les rassemble et les retrousse à pleine main, les enveloppe d'une dentelle fine et transparente; et, une fois les belles touffes ainsi étreintes, trois fois gracieusement elle les ceint d'un ruban teinte bleue, diadème arlésien de son front jeune et frais.

Elle attacha son tablier; sur le sein, de son fichu de mousseline elle se croise à petits plis le virginal tissu. Mais son chapeau de provençale, son petit chapeau à grandes ailes pour défendre des mortelles chaleurs, elle oublia, par malheur, de s'en couvrir la tête..

Cela fini, l'ardente fille prend à la main sa chaussure par l'escalier de bois, sans faire de bruit, descend en cachette, enlève la barre pesante de la porte, se recommande aux bonnes Saintes, et part, comme le vent, dans la nuit qui transit le cœur.

C'était l'heure où les constellations aux nautonniers font beau signe. De l'Aigle de saint Jean, qui vient de se jucher aux pieds de son évangéliste, sur les trois astres où il réside, on voyait clignoter le regard. Le temps était serein et calme et resplendissant d'étoiles

Et dans les plaines étoilées, précipitant ses roues ailées, le grand Char des âmes, dans les profondeurs célestes du Paradis prenait la montée brillante avec sa charge bienheureuse; et les montagnes sombres regardaient passer le Char volant

Mireille allait devant elle, comme jadis Maguelonne, celle qui chercha si longtemps, éplorée, dans les bois, son ami Pierre de Provence, qui, emporté par la fureur des flots l'avait laissée abandonnée.

Cependant, aux limites du terroir cultivé, et dans le parc où se rassemblent les brebis, les pâtres de son père allaient traire déjà et les uns, avec la main, tenant les brebis par le museau, immobiles devant les abris-vent, faisaient têter les agneaux bruns. Et sans cesse on entendait quelque brebis bêlant...

D'autres chassaient les mères qui n'ont plus d'agneau vers le trayeur. Dans l'obscurité, assis sur une pierre, et muet comme la nuit, des mamelles gonflées celui-ci exprimait le bon lait chaud; le lait jaillissant à longs traits, s'élevait dans les bords écumeux de la seille, à vue d'œil.

Les chiens étaient couchés, tranquilles, les beaux et grands chiens, blancs comme des lis, gisaient le long de l'enclos, le museau allongé dans les thyms. Silence tout à l'entour, et sommeil, et repos dans la lande embaumée; le temps était serein et calme et resplendissant d'étoiles.

Et, comme un éclair, à ras des claies Mireille passe; pâtres et brebis, comme lorsque

leur courbe la tête un soudain tourbillon, s'agglomèrent. Mais la jeune fille: Avec moi aux Saintes Maries nul ne veut venir d'entre les bergers? Et devant eux elle fila comme un esprit.

Les chiens du mas la reconnurent et du repos ne bougèrent. Mais elle, des chênes nains frôlant les têtes, est déjà loin, et sur les touffes des panicauts, des camphrées, ce perdreau de fille vole, vole! Ses pieds ne touchaient pas le sol!

XXVI

Tout le commencement de ce chant est de l'Arioste dans ses plus beaux moments, tous le reste est du Tasse; la fuite d'Herminie dans la nuit n'est pas si furtive et si accentuée de beaux détails.

O jeune homme de Maillance, tu seras l'Arioste et le Tasse quand tu voudras, comme tu as été homérique et virgilien quand tu l'as voulu, sans y penser!

XXVII

Mais n'allons pas plus avant: nous en lèverions aux lecteurs futurs de ce poète des chaumières l'intérêt qui s'attache à tout dénouement. Laissons-leur la curiosité, ce viatique des longues routes dans la lecture comme dans le drame. Ce dénouement est triste comme deux lis couchés dans la même vase après un débordement du Rhône dans les jardins de la Crau.

En ceci le poète nous semble manquer de cette habileté manuelle de composition qui a manqué à Virgile dans l'Encide, et qui n'a manqué jamais ni au Tasse ni à l'Arioste. Mais, si la composition pouvait être plus riche de combinaisons dramatiques, la poésie ne pouvait pas être plus neuve, plus pathétique, plus colorée, plus saisissante de détails. Cela est écrit dans le cœur avec des larmes, comme dans l'oreille avec des sons, comme dans les yeux avec des images. A chaque strophe le souffle s'arrête dans la poitrine et l'esprit se repose par un point d'admiration! L'écho de ces strophes est un perpétuel applaudissement de l'âme et de l'imagination qui vous suit de la première jusqu'à la dernière strophe comme, en marchant dans la grotte sonore de Vaucluse, chaque pas est renvoyé par un écho, chaque goutte d'eau qui tombe est une mélodie.

Ah! nous avons lu, depuis que nos cheveux blanchissent sur des pages, bien des poètes de toutes les langues et de tous les siècles. Bien des génies littéraires morts ou vivants ont évoqué dans leurs œuvres leur âme ou leur imagination devant nos yeux pendant des nuits de pensiveness insomnia sur leurs livres; nous avons senti, en les lisant, des voluptés inénarrables, bien des fêtes solitaires de l'imagination. Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine, mais nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane.

Nous ne sommes pas fanatique cependant de la soi-disant démocratie dans l'art; nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation; nous n'avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées sur lesquelles des artisans dépaysés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie ou sans outils, de faire extasier leur siècle; excepté Jasmin, un grand épique, mais qui a trop bu l'eau de la Garonne au lieu de l'eau du Mèlès excepté Reboul, de Nîmes, qui est né classique et qui semble avoir été baptisé dans l'eau du Jourdain, le fleuve des prophètes, au lieu du Rhône, le fleuve des trouvères, nous n'avons vu, en général que des avortements dans cette poésie des ateliers. Que chantent-ils, ceux qui ne voient la nature que dans la guinguette? Il pourrait en sortir des Béranger; mais des Homère et des Théocrite, non! Ces génies ne poussent qu'en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer: Vénus était fille de l'onde. La grande poésie est de même race que la grande beauté: elle sort de la mer.

XXVIII

Or pourquoi aucune des œuvres achevées cependant de nos poètes européens actuels, (y compris, bien entendu, mes faibles essais), pourquoi ces œuvres du travail et de la méditation n'ont-elles pas pour moi autant de charme que cette œuvre spontanée, d'un jeune laboureur de Provence? Pourquoi chez nous (et je comprends dans ce mot tous les plus grands poètes métaphysiques français, anglais ou allemands du siècle, Byron, Goethe, Klopstock, Schiller, et leurs émules) pourquoi, dans les œuvres de ces grands écrivains consommés, la sève est-elle moins limpide, le style moins naïf, les images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impressions enfin qu'on reçoit à la lecture de leurs œuvres méditées moins inattendues, moins fraîches, moins originales, moins personnelles, que les impressions qui jaillissent des pages incultes de ces poètes des veillées de la Provence?

Ah! c'est que nous sommes l'art et qu'ils sont la nature; c'est que nous sommes métaphysiciens et qu'ils sont sensitifs; c'est que notre poésie est retournée en dedans et que la leur est déployée en dehors; c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre; c'est que nous pensons entre des murs et qu'ils pensent dans la campagne; c'est que nous procédons de la lampe et qu'ils procèdent du soleil. Oui, il faut finir cet Entretien par le mot qui l'a commencé: IL Y A UNE VERTU DANS LE SOLEIL! Sur chaque page de ce livre de lumière il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui chauffe, qui égaye jusque dans la tristesse de quelques parties du récit. Ces poètes du soleil ne pleurent même pas comme nous, leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion. Voyez Reboul, dans son *Enfant mort au berceau!* Voyez Jasmin dans son *Fils de maçon tué à l'ouvrage* ou dans son *Aveugle!*

Voyez Mistral dans sa mort des deux amants!

Et, pendant qu'aux lieux où Mireille vivait ils se frapperont leurs fronts sur la terre de regrets et de remords, elle et moi, enveloppés d'un serein azur sous les eaux tremblotantes; oui, moi et toi, ma toute belle, dans une étreinte enivrée, à jamais et sans fin nous confondrons dans un éternel embrassement, nos deux pauvres âmes!

Et le cantique de la mort résonnait là-bas dans la vieille église, etc., etc.

XXIX

Voilà la littérature villageoise trouvée grâce et gloire à la Provence! Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord! voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils entrent! voilà de ces épopées sur lesquelles les grossières imaginations du peuple inculte se façonnent, se modèlent, se polissent, et font passer avec des récits enchanteurs, de l'aïeul à l'enfant, de la mère à la fille, du fiancé à l'amante, toutes les bontés de l'âme, toutes les beautés de la pensée, toutes les saintetés de tous les amours qui font un sanctuaire du foyer du pauvre! Ah! qu'il y a loin d'un peuple nourri par de telles épopées villageoises à ce pauvre peuple suburbain de nos villes, assis les coudes sur la table avinée des guinguettes, et répétant à voix fausse ou un refrain grivois de Béranger (digne d'un meilleur sort) ou un couplet équivoque de Musset (digne de meilleure œuvre), ou un gros rire cynique d'Heyne, ce Diogène de la lyre, ricanneur et corrupteur de ce qui mérite le plus de respect ici-bas, le travail et la misère!

Quant à nous, si nous étions riche, si nous étions ministre de l'instruction publique, ou si nous étions seulement membre influent d'une de ces associations qui se donnent charitablement la mission de répandre ce qu'on appelle les bons livres dans les mansardes et dans les chaumières, nous ferions imprimer à six millions d'exemplaires le petit poème épique dont nous venons de donner dans cet Entretien une si brève et si imparfaite analyse, et nous l'enverrions gratuitement, par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard, un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment de poésie et de vertu, que le paysan de Maillane vient de donner à la Provence, à la France et bientôt à l'Europe. Les Hébreux recevaient la manne d'en haut, cette manne nous vient d'en bas; c'est le peuple qui doit sauver le peuple.

XXX

Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublie dans la maison de ta mère; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier, bêche avec ta houe le pied de tes oliviers; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir,

pendant que la Mireille que le Ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un: rends grâce au Ciel et ne reste pas parmi nous: tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. VIVRE DE PEU! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour? Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: *Tu Marcellus eris!*

Un été j'étais à Hyères, cette langue de terre de ta Provence que la mer et le soleil caressent de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap avancé de Chio ou de Rhodes; là les palmiers et les aloès d'Idumée se trompent de ciel et de terre: ils se croient pour fleurir dans leur oasis natale. Le soir mon ami, M. Messonnier, poète, écrivain et philosophe retiré sous sa treille et sous son figuier dans la petite maison de Massillon, un des prophètes de Louis XIV, me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit au soleil couchant dans un jardin bien exposé au midi et à la brise de mer; les aloès et les palmiers y germent et y fructifient en pleine terre. Je me crus transporté dans une oasis de Libye. On sait que l'aloès ne fleurit que tous les vingt-cinq ans et qu'il meurt après avoir répandu dans un effort suprême son âme embaumée dans les airs; il y en avait un dans ce petit jardin, dont on attendait la floraison d'un moment à l'autre.

Or, par une heureuse coïncidence, ce rare phénomène végétal semblait nous avoir attendus pour s'accomplir sous nos yeux. Au moment où le soleil touchait la mer, la tige de l'arbre, dont la sève est de l'encens, sortit tout à coup de ses nœuds gonflés de vie comme un glaive qu'une main robuste tire du fourreau pour le faire reluire au soleil, et la fleur d'un quart de siècle éclata au sommet de la tige dans un bruyant épanouissement semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier. Les oiseaux couchés sur les arbustes voisins s'envolèrent d'épouvante, et le parfum, cette âme de la fleur, embauma longtemps tout le golfe.

O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt la France; mais plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporerait pas en mille ans.

J'espère que mes lecteurs me pardonneront cette digression. Nous allons revenir à l'Allemagne.

LAMARTINE.

NOTES

A — Certes l'expression Bonne Nouvelle est devenue banale; mais Lamartine l'emploie deux fois dans ce seul paragraphe d'entrée, et en la mettant singulièrement en relief, tout au début et en extrême fin: ce doit donc être qu'il veut qu'on le considère comme son annonciateur! Toutefois on ne peut s'empêcher de rapprocher ce texte de la lettre d'Adolphe Dumas au directeur de *La Gazette de France*:

... Je veux être le premier qui aurai découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence... Je ne suis un bon messenger de la bonne nouvelle... Cette lettre, datée du 25 août 1858 et aussitôt publiée, est donc antérieure de quatre ou cinq mois à la lecture de *Mireille* par Lamartine et de neuf à dix mois à la parution de l'Entretien. Lamartine ne pouvait l'ignorer: elle avait fait trop de bruit. Mais il pouvait feindre l'ignorance afin de mieux se poser en Annonciateur et Précurseur.

B — Nous pouvons être étonnés aujourd'hui de voir Lamartine prendre tant de soin à faire distinguer les deux Dumas toujours aussi célèbres, de l'Adolphe Dumas en question, bien oublié de nos jours (sauf dans les milieux littéraires d'Oc). Il fut pourtant auteur et journaliste à succès, ami de Lamartine et d'Hugo très apprécié de Théodore de Banville. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à l'Odéon (*Le camp des croisés*, 1838. — *Mademoiselle de Lavallière*, 1842). Sa poésie est faite surtout de grands poèmes philosophiques (*La mort de Faust et de Don Juan*, 1836 — *Les Philosophes, baptisés* 1845), ce qui plaisait à l'époque. En 1855 il préparait un drame *Bianca Colonna*, qui devait le préparer à solliciter un fauteuil académique. De sa rencontre avec Mistral, en 1856, il éprouva un choc qui le fit retourner à sa langue natale avec le recueil de poésies *Mi regret de Prouvènço*.

Né en 1806, il devait mourir peu après le premier triomphe de Mistral, en 1861. Lors de l'entrevue avec Lamartine il avait donc 52 ans; au même moment Alexandre Dumas père en avait 56 et A. Dumas fils 34; tous trois pouvaient donc jouir d'une notoriété comparable dans le Paris d'alors.

C — Ce style un peu frénétique n'est probablement pas le fait du seul Lamartine, même si l'on peut soupçonner celui-ci d'en avoir rajouté! La lettre de Dumas au directeur de la *Gazette de France* est bien de la même veine: J'ai le poème entre les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur (sic) que je n'ai jamais engagé à faux, et de ma responsabilité, qui n'a

que l'ambition d'être juste. En vous priant de bien vouloir annoncer le premier une œuvre catholique comme Sainte Marthe et Sainte Madeleine de Provence, je n'entends pas juger dans une lettre un poème qui est la tradition nationale d'un peuple comme le Roland, et la glorification des mœurs rurales avec tous les charmes agrestes des *Géorgiques*; je prends acte etc... etc...

Il y a ajouté des ricanements contre l'Institut et l'Académie française, de l'honneur, de la haute estime, de la reconnaissance, du deux fois romain, romain latin et romain catholique on se demande ce que les lecteurs de la *Gazette* durent penser de ce véhément bric-à-brac! Dans ses *Mémoires et récits*, Mistral, toujours prêt au sourire en même temps qu'à l'indulgence, la qualifie de cette lettre ébouriffante (estoumaganto) et nous apprend qu'elle fut accueillie principalement par des lazzis: Allons, disaient certains journaux, il paraît que le Mistral s'est incarné dans un poème. Nous verrons s'il en sortira autre chose que du vent (*Mémoires*, chap. 16).

D — Ici Lamartine fait naître Dumas à la Chartreuse de Bonpas, ce qui est exact; mais pourquoi, alors, le fait-il naître à Eyrargues, trois pages plus haut? Ces points sont tout de même distants de plusieurs kilomètres à vol d'oiseau, et se trouvent, en tout cas, de part et d'autre de la Durance! Les ruines surplombées par le rocher (on suppose bien que c'est une roche sauvage!) doivent être revues et corrigées par le fait que les parents de Dumas, dans la plaine et sur la grand route, ce qui est plus terre-à-terre, étaient propriétaires d'une petite auberge. C'est Mistral qui nous l'apprend dans les *Mémoires et récits*, avec sa simplicité et sa vérité coutumières. Cela, qui ne diminue en rien Dumas, dégonfle l'emphase romantique et irréaliste de Lamartine.

E — La branche des oiseaux n'est nullement celle où les chantres de l'air (!) peuvent le mieux gazouiller (?), c'est beaucoup plus prosaïquement, celle qui est trop haut perchée pour que les hommes puissent aller y faire leur récolte, et où les oiseaux peuvent donc venir se nourrir en paix; apaiser leur faim dit la traduction mistralienne leva la fam (4^e stophe); comment Lamartine lisait-il donc?

F — Les miroirs sont les deux membranes que la cigale porte sous l'abdomen et dont le frottement produit le chant si particulier à cet insecte. Remarquons, uniquement parce que c'est un fait, que, chaque fois qu'il est besoin d'une explication positive, Lamartine s'abstient de la faire (ces renseignements lui étaient très accessibles, étant fournis par les notes de Mistral!); il ne commente que lorsque c'est inutile, et pour avancer des à peu près, voire des faussetés, mais qui ont du panache et de la redondance.

G — Magnanarello signifie exactement: femme qui soigne les vers à soie (magnans), spécialement en leur donnant leur nourriture de feuilles de mûrier; à la p. 49, Lamartine emploie le mot magnanerie dans son sens correct, et le fait suivre d'une description qui montre bien qu'il sait de quoi il s'agit; cela ne rend que plus curieuse la traduction de cueilleuse d'olives donnée ici. De deux choses l'une: ou Lamartine relève déjà d'une certaine pathologie mentale (on sait qu'il fut très fatigué dans ses toutes dernières

années) ou bien il a écrit son Entretien à la diable, poussé par de tous autres motifs que de connaître le texte dont il parle, et de rendre justice à Mistral!

H — Cette magnifique évocation est comme une promesse de thèmes que Mistral développera plus tard, en particulier dans *Calendau* ou dans *Lou Pouèmo dóu Rose*. Notons en passant que Lamartine n'avait aucune raison de mettre ici un etc. et des points de suspension, étant donné que le discours de la jeune Clémence s'arrête effectivement à cet endroit!

I — La méthode de Lamartine en tant que critique littéraire est vraiment curieuse: il fait de très longues citations des premiers chants le chant VI étant excepté, toutefois, et pour la bonne et seule raison qu'il ne lui plait pas! citations entrecoupées de quelques exclamations laudatives un peu trop disparates et interchangeable en même temps; puis, quand la longueur d'un Entretien est enfin à peu près atteinte, il laisse tomber les quatre derniers chants, pourtant tout aussi beaux et significatifs; et il termine sur des réflexions personnelles, pas très bien à leur place, et par des envolées lyriques qui sont parfois très belles, certes, mais souvent un peu trop ridicules et outrées. Les abonnés de Lamartine ont peut-être été mis en appétit de lire Mistral par la prose du Maître; mais ils ont pu tout aussi bien être rassasiés sans même y avoir goûté! De toutes façons, il n'aurait pas agi autrement s'il s'était débarrassé d'une corvée.

J — Lamartine aurait pu citer Reine Garde, la petite couturière d'Aix-en-Provence, à bien des égards la meilleure de cette liste.

K — Ici je me bornerai à recopier la remarque malicieuse de Marius André: Jusque là on peut se laisser aller à l'admiration sans réserve ni restriction. Mais ce qui suit, mais la comparaison avec l'aloès! Quel ensorceleur que ce Lamartine! Bercés que nous sommes par sa poétique éloquence et par sa mélodie, il faut nous y prendre à plusieurs fois pour remarquer cette contradiction: l'aloès meurt de l'éclatement de sa première fleur... et il fleurit tous les vingt-cinq ans! (La vie harmonieuse de Mistral, p. 96).

L — Dans une étude plus fouillée et de style plus universitaire que cet essai il serait intéressant de rechercher quels étaient les abonnés du *Cours Familier de littérature*, leur profession, leur âge, leur goût, leur milieu... La comparaison de ces éléments (au besoin par statistiques et graphiques, pour être tout à fait à la mode) pourrait nous aider à comprendre peut-être beaucoup de choses; par exemple pourquoi Lamartine ne s'est pas adressé à la grande presse, pourquoi il s'est rabattu sur son Cours, apparemment non ouvert au public, afin de présenter Mistral, et pourquoi, aussi, après s'être acquitté de cette tâche (plaisir? corvée? recherche, qui sait? de nouveaux abonnés...) il présente ses excuses à ses lecteurs qui, puisqu'il s'agit de la découverte du deuxième Homère de notre civilisation, devraient, au contraire, être ravis et le remercier.

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1999

© Adoubamen dóu tèste : CIEL d'Oc

Courreicioun : Tricìo Dupuy

Meso en pajo e maqueto : Tricìo Dupuy

en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.

